CINQUIÈME ANNÉE. — N° 110 1er AOUT 1901 LE NUMÉRO : 50 CENTIMES.

L'ECHO DU MERVEILLEUX

REVUE BI-MENSUELLE

LES GUÉRISONS DE TILLY

J'ai promis de publier dans le présent numéro quelques documents intéressants (1). Je tiens parole.

Voici d'abord la relation d'une guérison qui semble bien due, comme celle de Mme R..., de Boulogne-sur-Seine, dont j'ai été témoin personnellement et que j'ai rapportée dans l'une de mes brochures, à un morceau de l'ormeau du Champ Lepetit :

Les faits suivants se sont passés à Paris au mois de mai 1900.

J'avais un domestique ordonnance qui se donnait beaucoup de peine. Je le croyais de santé robuste et ne fis pas autrement attention à un affaiblissement général qui l'atteignit vers la fin du mois d'avril.

A ce moment, il me demanda de le faire remplacer. Il me cachait son mal : j'étais, de plus, très satisfait de ses services. J'insistai pour le garder, il resta. Dix jours plus tard il tombait après de forts vomissements.

Je m'accusai de ce que je pressentais une catastrophe. En effet, on l'admit d'urgence au Val-de-Grâce ; les médecins ne me donnèrent aucun espoir.

La clinique fut embarrassée de ce cas. Tour à tour, le diagnostic penchait vers la péritonite, l'appendicite, la méningite tuberculeuse, la pneumonie infectieuse.

Le 12 mai au soir j'allai le visiter ; il ne me reconnut pas. Le médecin de garde lui pratiquait des injections de sérum pour le prolonger un peu : « Pronostic, cette nuit », me dit-il.

J'avais conservé néanmoins quelque espoir. N'ayant plus rien à attendre des remèdes humains, j'essayai des recettes que pouvait m'inspirer l'intervention des puissances supérieures.

J'avais quelques morceaux d'écorce de l'arbuste de *Tilly-sur-Seulles* ; j'en donnai quelques-uns à la religieuse attachée au malade en lui recommandant de les immerger dans une boisson quelconque destinée au moribond.

Le lendemain, quand je vins aux nouvelles : « Il va mieux, me dit-on ; tous en sont stupéfaits ».

Dès lors, la guérison se produisit d'une manière progressive, sans la moindre inflexion.

Je ne pus m'empêcher d'en glorifier la Vierge, qui me soulageait d'un poids extrême.

Le malade se nommait François Pouliguen, il est maintenant chez ses parents, en Bretagne.

Signé : Lieutenant R... de S...

C'est uniquement par discrétion que je n'imprime pas en toutes lettres le nom du signataire de ce document. Par le temps qui court, il ne fait pas bon de désigner ceux de nos officiers qui ont gardé des sentiments chrétiens à l'attention du général franc-maçon de passage au ministère de la guerre...

Voici maintenant un certificat, émanant d'un pharmacien de Mamers, qui constate la guérison d'une malade, atteinte de bronchite tuberculeuse, et que les médecins considéraient comme irrémédiablement perdue :

Je soussigné Saugeron, pharmacien, conseiller général, domicilié à Mamers (Sarthe), certifie que Mme Lepineau, boulangère à Mamers, a été soignée plusieurs années de suite pour une *bronchite tubercu-*

(1) Voir le numéro 109.

leuse arrivée au dernier degré et qu'elle a guéri très promptement en *dehors de toutes prévisions médicales*.

Je déclare en outre que je la considérais depuis longtemps comme *irrémédiablement perdue* et que son retour à la santé me paraît des plus inexplicables et qu'il n'a pu être obtenu par des moyens médicaux.

Signé : A. SAUGERON, *Conseiller général*.

On pourra objecter que les témoignages d'un officier et d'un pharmacien n'ont point de réelle portée médicale. Soit ! Je vais donc vous citer un autre cas, celui d'une guérison, réputée impossible non pas seulement par un médecin, mais par deux médecins, dont l'un professeur de la Faculté de Paris, et constatée, cependant par ces deux docteurs, ainsi qu'en fait foi le certificat suivant :

Nous soussigné Albert-Constant Vauquelin, docteur en médecine de la Faculté de Paris, ancien interne des hôpitaux, domicilié à Tilly-sur-Seulles, chef-lieu de canton, arrondissement de Caen (Calvados), certifions que le sieur Morel Henri, propriétaire et hôtelier dans ladite commune, fut atteint, le 24 février 1899, d'une grippe essentiellement infectieuse à forme cérébrale ; le 22 mars il était guéri et le 5 avril il rechutait pour n'entrer en convalescence que le 27 mai suivant.

Le 2 juin, c'est-à-dire six jours après que la convalescence de ce malade était commencée, ce dernier fut atteint de douleurs violentes du côté de la vessie, douleurs occasionnées par une prostatite et qui persistèrent ainsi avec des accalmies et des recrudescences malgré tous les traitements indiqués à ce sujet, jusqu'au matin du 20 juin. Ce jour-là, en prenant un bain, l'abcès prostatique (suite d'infection microbienne de la première maladie) qui s'était formé eut issue à l'intérieur, chose qui n'arrive pas sur un millier de cas, cette dernière se faisant toujours au dehors (*ici deux ou trois mots illisibles*).

Nous devons ajouter qu'un confrère à nous, professeur et ancien interne des hôpitaux de Paris, qui venait ce jour-là pour la deuxième fois visiter notre malade et s'était muni d'instruments dans l'intention formelle de pratiquer une opération délicate, fut comme nous plus que surpris de ce résultat heureux et inattendu.

A partir de ce jour et de l'heure à laquelle cette finale inespérée arriva, notre malade fut guéri radicalement et nous n'eûmes que quelques soins hygiéniques à prescrire.

Cet homme qui, si cette terminaison inespérée ne fût arrivée, eût été condamné à se servir d'une sonde pendant longtemps, n'a aucune infirmité et jouit depuis cette époque d'une santé florissante.

Pendant toute sa longue et pénible maladie, notre patient fit preuve d'une abnégation absolue et de la plus grande piété. Sa confiance était telle en Dieu et à la Vierge, qu'à plusieurs reprises il nous dit : « Je vous suis très reconnaissant, mon cher docteur, des soins dévoués que vous me donnez, mais ce n'est pas vous qui me guérirez, mais ceci » ; et en disant cela, il me montrait des médailles de la Vierge et une croix renfermant du bois de la vraie Croix, ainsi qu'un morceau d'écorce d'arbre pris au lieu d'apparitions, objets desquels il ne s'est jamais séparé pendant sa maladie.

Certifié exact et sincère en tout par le soussigné

Dr VAUQUELIN.

Tilly-sur-Seulles, 18 mai 1901.

Ce certificat médical a été envoyé à l'archevêché, qui en a reçu bien d'autres. Henri Morel l'accompagna de la lettre qu'on va lire et qui précisait certains détails :

Monseigneur,

A ce certificat demandé et ci-joint de mon docteur, permettez-moi d'ajouter quelques explications. Ce fut le 11 juin que mon état devenant intolérable et aussi cruel qu'inquiétant, un second médecin, le docteur Guillet, de Caen, fut appelé. Voici sur leur ordonnance les maladies constatées :

« Hypertrophie de la prostate avec rétention incomplète d'urine, cystite consécutive ».

Et pour ordonnance :

« La sonde deux et trois fois par jour, lavages avec eau boriquée après chaque sondage, lavages tous les deux jours avec le nitrate d'argent, cachets, bains de siège, cataplasmes laudanisés, suppositoires.

« Signé : Dr GUILLET, Dr VAUQUELIN.

« Tilly, 11 juin 1899.

Rien ne me soulageait, j'avais jusqu'à quatre crises par heure, épouvantables. Je n'attendais rien des médecins J'avais mis toute ma confiance dans la Très Sainte Vierge et demandé une médaille présentée à l'apparition par Marie Martel, du bois de l'arbre du Champ et une relique de la vraie Croix pour laquelle Marie Martel a entendu en extase : « Quand on te la demandera pour des malades, il faut la prêter. »

Je mis la croix à mon cou et les autres objets sur moi avec grand respect. J'avais demandé une neuvaine que firent ces dames religieuses, Marie Martel, Mme Henry, M. le curé et plusieurs personnes. A la fin, pas de résultat.

Ma femme, désolée, dit : « La Sainte Vierge ne veut

pas nous exaucer ». Je la repris de son manque de confiance en ces termes : « Je ne veux pas entendre parler ainsi, ce n'est pas vous qui souffrez, la Sainte Vierge me guérira quand elle le voudra ; qu'on lui demande pardon de ce doute ! »

On recommença alors une deuxième neuvaine, j'avais reçu l'absolution après m'y être aussi bien préparé que je pusse le faire. Le mal empirant de jour en jour, les docteurs correspondaient ; il fut convenu que, sans tarder, dès le 20 juin, le docteur Guillet reviendrait avec ses instruments. Cette opération que le docteur Vauquelin appelle délicate, M. Guillet, en effet, ne la garantissait qu'en ces termes : « J'espère réussir, c'est très dangereux et tout en réussissant il faudra apprendre à se servir de la sonde. »

On arrivait à la moitié de la deuxième neuvaine ; le lundi 19, tout à coup, ce fut la guérison. Je ne cessais de répéter : « Bonne mère, guérissez-moi, ayez pitié de moi ». Tout à coup toutes les fonctions se rétablirent naturellement.

Je me précipite à genoux, j'y fais mettre ma famille pour remercier ensemble ; et j'étais si bien guéri que je n'ai pas ressenti, depuis cet instant, la plus petite douleur ; et, dès ce jour, je repris mes occupations : ouvrir la maison dès 4 heures du matin pour les voyageurs, aller appeler et réveiller les serviteurs.

Quand les docteurs arrivèrent avec toute une malle d'outils, déjà le Dr Vauquelin avait prévenu le Dr Guillet : « Je suis guéri, la Sainte Vierge m'a guéri ! »

Le D Guillet examine l'état ; voici ses paroles :

« Heureux veinard, car sur 500 cas, pas un (du reste, je dis 500 comme n'importe quel nombre) ne guérit ainsi. Jamais je n'ai vu cela. »

A l'école, la petite fille du docteur racontait à une religieuse ce qui suit :

« En dînant hier (le lendemain) papa dit que M. Morel était guéri. Maman répondit : « C'est un « beau succès, une belle cure », et papa dit :

« Ce n'est pas nous qui l'avons guéri, c'est la Sainte Vierge. Quand il faudrait attester cela par serment encore, il n'y a qu'à demander ce serment. »

Et moi, Monseigneur, j'atteste, dès aujourd'hui, que tous ces renseignements sont l'exacte vérité.

Tilly, le 18 mai 1901

H. MOREL.

Je ne fais aucun commentaire. Je borne, en ce moment, mon rôle à celui de greffier. Je publierai, dans le prochain numéro, d'autres témoignages.

GASTON MERY.

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

⁂ *Les chaînes de Saint Pierre.*

La dédicace de Saint Pierre ès Liens, que l'Eglise fête le 1er août, ne commémore pas l'évasion célèbre du Prince des Apôtres lorsque, cédant aux vœux de son peuple, il sortit de la prison romaine dont un geôlier chrétien lui ouvrit les portes, et qu'à peine hors de Rome, dans les pâles ténèbres du petit jour, il rencontra Jésus qui allait vers Rome pour s'y faire crucifier une seconde fois, à la place de son diciple défaillant : — *Quo vadis, Domine?...*

Longtemps avant, Pierre avait été emprisonné à Jérusalem, par ordre d'Hérode Agrippa et lié de fortes chaînes, en attendant que la fête de Pâques fût passée, et qu'on pût le faire mourir. Tous les chrétiens de Jérusalem étaient en prières pour demander à Dieu la délivrance de Pierre. Or, la nuit, un ange descendit dans la prison, l'emplissant de lumière. Pierre et les gardes dormaient. L'ange frappa l'Apôtre sur le côté et lui dit : « Lève-toi, prends ton manteau, et suis-moi. » Il obéit, et il croyait que c'était un rêve. Mais quand ils eurent franchi sans être vus le premier et le second corps de garde, et que la porte de fer se fut ouverte d'elle-même devant eux, l'Apôtre comprit que Dieu l'avait délivré par un de ses anges. Son guide céleste avait disparu, Pierre se trouvait seul sur la route obscure. Il reprit sa marche héroïque d'Apôtre, s'appuyant sur un bâton arraché du champ voisin.

Les fidèles de Jérusalem parvinrent à se procurer les chaînes dont Pierre avait été lié et les gardèrent comme de précieuses reliques. Juvénal, patriarche de Jérusalem, en fit don à l'impératrice Eudoxie (femme de Théodose le Jeune), qui était allée visiter les Lieux Saints. Cette princesse en réserva une pour Constantinople et envoya l'autre à sa fille, qui s'appelait Eudoxie comme elle et avait épousé Valentinien III. Eudoxie la porta au Pape, qui voulut lui montrer, en échange, les chaînes dont saint Pierre avait été lié à Rouen. Et il se produisit un curieux miracle : les trois chaînes rapprochées s'unirent et se soudèrent si parfaitement qu'il était impossible d'en reconnaître le point de jonction. Ce fut pour exposer cette chaîne à la vénération des fidèles que l'impératrice fit bâtir l'église de Saint-Pierre-ès-Liens.

Une foule de miracles furent obtenus par le contact des chaînes de Pierre. Les Papes, lorsqu'ils voulaient faire un présent considérable, envoyaient un peu de limure de ce fer précieux dans une clef d'or ou d'argent et ceux qui la recevaient avaient coutume de se la pendre au cou pour se prévenir des accidents.

Saint Grégoire le Grand en envoya une à Childebert, roi de France. Dans son Epitre XXIII, livre VII, adressé à Théotyte, sœur de Maurice, empereur d'Orient, avec un présent semblable, il rapporte qu'un seigneur lombard, s'étant moqué d'une de ces clefs et l'ayant voulu rompre pour en avoir l'or, devint frénétique et se coupa la gorge. Saint Grégoire en envoya aussi à Anastase, patriarche d'Antioche, à Recaride, roi des Visigoths d'Espagne, et à plusieurs ecclésiastiques et laïques. Justin 1er, empereur d'Orient, envoya des ambassadeurs au pape Hormisdas pour obtenir de lui une parcelle des chaînes de Pierre, comme la plus précieuse chose qu'il pût demander.

Par suite de ces libéralités, les chaînes étaient fort diminuées ; on ne donna plus que des morceaux des bandes de linges dont elles sont enveloppées. L'une d'elles se compose de 28 anneaux dont le dernier, en forme d'*S*, soutient l'entrave qui serrait le cou de l'Apôtre. L'autre chaîne, réunie à la première par le prodige que nous avons raconté, est formée de cinq anneaux : quatre plus petits que les autres et un cinquième en forme d'*S*, auxquels sont attachés un plus grand anneau rond et une barre de fer. Il est probable que, dans la prison, cette barre de fer était soudée dans le mur d'un côté et soutenait de l'autre la chaîne à laquelle était attaché le Captif.

Quelques-uns des anneaux, détachés à diverses époques, ont été perdus. D'autres sont en vénération dans divers pays du monde, et à Rome même. L'église Sainte-Cécile, dans le Transtévère, en possède sept qui avaient été envoyés par Adrien Ier à Didier, roi des Lombards.

On rapporte qu'en l'an 949, un seigneur de la cour d'Othon le Grand fut possédé par le démon d'une manière si violente qu'il se déchirait de ses dents les mains et les bras. L'empereur le fit conduire au pape Jean XIII ; on lui passa la chaîne de saint Pierre au cou, et aussitôt il fut délivré.

Pendant les calamités de Rome et de l'Eglise, les Papes faisaient transporter solennellement ces chaînes d'une basilique à l'autre. Le pape Pie VI, persécuté par la République française, ordonna que les saintes chaînes avec l'image actéropite du Sauveur et celle de la Vierge, qui est à Sainte-Marie *in Portices*, fussent transportées le 17 janvier 1798 à la basilique Vaticane et de là à Sainte-Marie-Majeure et à Saint-Jean de-Latran, d'où elles furent reportées, le 3 février, à la basilique eudoxienne ; elles y restèrent exposées pendant cinq jours à la vénération des fidèles. Une autre exposition semblable eut lieu au mois d'août 1814 et en 1837, lors du choléra. On en avait fait, vers 1864, des fac-simile en forme de chaînes de montre qui eurent un grand succès et servirent d'insigne à une confrérie, inaugurée à Toulouse le 1er août 1870.

GEORGE MALET.

LES GRANDS VISIONNAIRES

Buffon

Victor Hugo — en des pages admirables d'ailleurs — a fait le procès des savants et n'a tenu à rien moins qu'à montrer que, quelque grands qu'ils soient, ils doivent être fatalement, et en partie, abandonnés un jour par la postérité, tandis qu'immarcescibles resteront toujours, selon lui, les artistes et les poètes. Ainsi, pour n'en citer que quelques exemples, à cause du recul profond des âges : Où est Empedocle ? Qui en parle ? Voici, au contraire, Homère, le roi des poètes, « toujours jeune et brillant dans l'immortalité » ; Pline, pourtant si célèbre en son temps, s'enfonce ; Lucrèce, plus puissant toujours, rayonne en pleine gloire ; le ciel de Ptolémée s'est effondré, mais les livres d'Hermès brillent à jamais dans le ciel mystérieusement étoilé des Occultistes...

C'est vrai que le poète a voulu prouver qu'une œuvre d'art — poème, statue, tableau, symphonie — quand elle a atteint son summum, ne peut être ni égalée, ni dépassée : Shakespeare vaut Eschyle ; Michel-Ange égale Phidias, Rubens fait autant rêver que Raphaël, et Bach, tout progrès mis à part, est aussi puissant que Beethoven.

A ce point de vue, certes, il a raison. Mais autres sont les savants de premier ordre, autres les savants de second ordre : celui qui a formulé un nouveau théorème, capable pourtant de donner un réel élan aux sciences mathématiques, ne peut être comparé au génie qui a découvert et formulé une grande loi de la nature, comme Képler, comme Copernic, ou comme Laplace. Si Newton n'avait fait que le *Traité des Fluxions*, il ne serait considéré que comme un fort géomètre, au lieu d'être ce qu'il est, le plus sublime astronome de tous les temps.

Buffon, lui aussi, est et restera grand parce qu'il a, le premier, jeté les bases des sciences naturelles et, avec des yeux de visionnaire et de génie, sondé la terre jusqu'en ses profondeurs, pour trouver les éléments d'une science qui n'existait pas encore : la géologie. Il a ainsi ouvert la voie aux Lamark et aux Geoffroy Saint-Hilaire, qui, sans lui, n'auraient pas fourni à l'avenir ces études grandioses et formidables qui font assister à la formation d'un continent, et aux conflagrations terribles des âges primitifs, — expliquant avec méthode l'éclosion des montagnes et des mons-

tres pour arriver, avec Darwin, à l'évolution lente de la vie en ses étapes mystérieuses...

C'est bien le visionnaire dépeint plus tard par Flourens : « Tout, dit-il, dans le système de Buffon est de l'esprit de Buffon ; il *voyait* tout ce qu'il *croyait*, et ne regardait pas d'un bon œil ceux qui ne croient pas ce qu'ils voient ».

La vie de Buffon est toute entière dans son œuvre : aucun savant, si ce n'est Képler autrefois, et de nos jours, Pasteur, ne s'est peut-être aussi complètement identifié avec son rêve sur la nature. Et cela fit son succès, et cela fit sa gloire.

Buffon naquit à Montbard en 1707 ; il fit ses études au collège de Dijon, et, en classe de philosophie, alors qu'il aurait dû être complètement à ses leçons, il prit goût et s'adonna aux sciences mathématiques, ce qui ne l'empêcha pas d'être plus tard un des premiers esprits qui aient compris et développé la science expérimentale, encore inconnue. Sa vocation s'était manifestée : non seulement il étudierait, mais il voulait développer de façon complète les connaissances assez restreintes que l'on avait alors sur les sciences naturelles.

D'abord, il voyagea : c'est le premier rêve des grands savants et des grands artistes qui veulent voir et s'imprégner, autrement que dans les livres, des beautés et des sublimités de la nature ; il visita plusieurs parties de la France et de l'Italie, avec un de ses condisciples, le duc de Kingston. Celui-ci l'emmena ensuite en Angleterre Revenu en France, il était souvent à Paris, menant de front ses occupations sévères, et la satisfaction de ses plaisirs. Beau, grand, l'œil noir et fier, il faisait l'admiration des femmes ; il fit bientôt celle des savants

Il avait besoin, dans toute la vigueur d'esprit de sa jeunesse, de concentrer ses forces intellectuelles sur le même sujet : le hasard le servit. L'intendant du Jardin du Roi, son ami, Cisternay du Fay, le désigna comme le successeur le plus apte à le remplacer. Ce choix fut ratifié. Buffon alors se mit à l'œuvre, et c'est dans ce petit Muséum avant la lettre, qu'il eut l'idée, avec de simples dépôts de l'histoire naturelle, de raconter l'évolution de la nature qui les avait fournis, puis d'en expliquer les lois et d'en retracer les monuments. Œuvre formidable engendrée par de petites choses, tant fut grande la vision de celui qui, à la vue d'un simple caillou, décrivit la formation des montagnes, et avec des minéraux épars refit, en une conception admirable, toute la synthèse de la nature.

Ses premiers ouvrages furent : la *Théorie de la terre* et le *Système sur la formation des planètes* ; puis l'*Histoire générale des animaux* et l'*Histoire particulière de l'homme*.

« Ils furent reçus, dit Grimm, avec un applaudissement universel. On est justement étonné de lire des discours de cent pages, écrits depuis la première page jusqu'à la dernière, toujours avec la même noblesse, avec le même feu, orné du coloris le plus brillant et le plus vrai. »

Mais c'est dans les *Epoques de la nature* que Buffon s'est surpassé, et cette œuvre, haute et superbe, est bien celle d'un visionnaire et d'un génie.

Elle débute majestueusement en ces termes :

« Comme dans l'histoire civile on consulte les titres, on recherche les médailles, on déchiffre les inscriptions antiques pour déterminer les époques des révolutions humaines et constater les dates des événements moraux ; de même, dans l'histoire naturelle, il faut fouiller les archives du monde, tirer des entrailles de la terre les vieux monuments, recueillir leurs débris, et rassembler en un corps de preuves tous les indices des changements physiques qui peuvent nous faire remonter aux différents âges de la nature. C'est le seul moyen de fixer quelques points dans l'immensité de l'espace et de placer un certain nombre de pierres numéraires sur la route éternelle du temps. Le passé est comme la distance ; notre vue y décroît et s'y perdrait de même, si l'histoire et la chronologie n'eussent placé des fanaux, des flambeaux aux points les plus obscurs ; mais, malgré ces lumières de la tradition écrite, si l'on remonte à quelques siècles, que d'incertitudes dans les faits, que d'erreurs sur les causes des événements, et quelle obscurité profonde n'environne pas les temps antérieurs à cette tradition ! D'ailleurs, elle ne nous a transmis que les gestes de quelques nations, c'est-à-dire les actes d'une très petite partie du genre humain ; tout le reste des hommes est demeuré nul pour nous, nul pour la postérité ; ils ne sont sortis de leur néant que pour passer comme des ombres qui ne laissent point de traces : et plût au ciel que le nom de tous ces prétendus héros, dont on a célébré les crimes ou la gloire sanguinaire, fût également enseveli dans la nuit de l'oubli ! — Ainsi, l'histoire civile, bornée d'un côté par les ténèbres d'un temps assez voisin du nôtre, ne s'étend de l'autre qu'aux petites portions de terre qu'ont occupées successivement les peuples soigneux de leur mémoire ; au lieu que l'histoire naturelle embrasse également tous les espaces, tous les temps, et n'a d'autres limites que celles de l'Univers. »

L'œuvre de Buffon est considérable. S'il en est quelques parties qui aient vieilli avec le temps, le reste, par l'intuition, par la composition, par la hauteur de

vues et par le style surtout, est véritablement indestructible. A part beaucoup de vérités, — trouvées par lui — autonomie et extrême divisibilité de la vie, idée des molécules organiques, assimilation de la reproduction et de la nutrition, mutabilité des espèces, unité de l'espèce humaine, etc.,— il a développé, amplifié, vu ce qui fait la grandeur de ses pages et la sublimité de ses conceptions.

« Qui avant lui, a dit Villemain avec enthousiasme, en saisissant si haut et d'un regard si ferme toute la configuration du globe, ces glaces croissantes des pôles, ces vastes mers coulant toujours de l'Orient à l'Occident, ce nouveau monde contigu à l'ancien par le nord de l'Asie, ces îles, montagnes surnageantes de continents ensevelis, ces hautes chaînes de montagnes, arêtes osseuses de la surface du globe, avait en même temps découvert et expliqué les rapports de toutes les espèces vivantes avec les accidents et les divisions naturelles des climats ? C'est là surtout que Buffon semble sublime. C'est là que des généralités paraissent non des conjectures, mais un ensemble de vérités aperçues et comparées d'un seul coup de génie. »

Mais on ne finirait pas de puiser dans cette œuvre énorme, tant elle est, à la fois, une et diverse, ce qui a fait dire également à Sainte-Beuve : « Buffon veut bien préciser, mais à la condition de ne jamais restreindre. »

On connaît la façon de travailler de ce grand savant : ponctuel, méthodique, il s'occupa, avec acharnement, jusqu'à quatre-vingts ans, de son œuvre immense, comme poussé par une force inconnue qui l'invitait à aller jusqu'au bout.

C'était comme une puissance de la Nature.

Si le génie, comme il l'a dit lui-même, est une longue patience, personne ne mérite mieux qu'un axiome aussi téméraire lui soit appliqué ; mais, pour lui-même, cela était un simple paradoxe.

Quoi qu'il en soit, il avait divisé sa vie d'une façon absolument régulière, ne voulant pas être dérangé, en aucune façon, dans l'accomplissement de la tâche qu'il s'était imposée. Il habitait Paris, pendant quatre mois, pour veiller à la bonne administration du Jardin du Roi, et, pendant huit autres mois, il résidait à Montbard, où il a écrit la majeure partie de l'*Histoire naturelle*. Il se levait à 5 heures, tous les matins, été comme hiver ; il travaillait jusqu'à 2 heures de l'après-midi, puis de 5 heures à 9 heures du soir : ce n'est qu'alors qu'il détendait son esprit, en son salon, dans une conversation intime et sans apprêt : « C'est le moment de mon repos, disait-il, il importe peu, dès lors, que mes paroles soient soignées ou non. »

Il travaillait en manchettes de dentelles et habillé comme pour aller dans le monde. Son style se ressentait de cette pompe et de cette élégance. N'a-t-il pas dit, comme s'il voulait prouver qu'il y a corrélation entre une œuvre et une personne de marque : « Le style, c'est l'homme ? »

Donc, dès l'aube, et pendant les trois quarts de sa vie, il monta, plein de visions, dans la tour très élevée de son château de Montbard : il avait fait de cette tour un observatoire — aussi bien pour contempler les astres et en suivre les mouvements merveilleux que pour pénétrer, en pensée, jusqu'aux profondeurs du globe, afin d'en apporter la vérité à la surface.

Emile Mariotte.

Le " Saint " de Marlhes

Extrait du *Mémorial de la Loire* du 14 juillet 1901 :

Lundi dernier, à Marlhes, une femme dolente et s'aidant de béquilles entrait, place de l'Eglise, dans un estaminet de minable apparence, y passait une demi-heure et en ressortait toute radieuse, presque ingambe, brandissant maintenant ses béquilles à la façon d'un trophée !

Le soir même, on pouvait voir, tout à côté d'une châsse de verre, ces béquilles-là, étiquetées du manuscrit que voici, et dont nous respectons l'orthographe :

« Ses béquilles sont était porter par Mad. Jeanne « Moulin pendant cinq ans, guérie à Marlhes.

« Jeanne Moulin demeurant à Gaffard, commune du « Chambon-Feugerolles, Loire, le 8 juillet 1901. »

Guérie ?.. Il fallait bien le croire, puisque Mme Moulin, non seulement l'attestait par une sorte d'écrit public, mais encore allait, venait, marchait, affranchie de la tutelle de ses béquilles — béquilles désormais plus célèbres là-haut et à dix lieues à la ronde, que celles de la justice de M. Monis.

Allait, venait, marchait... mon Dieu ! c'est peut-être trop dire. Malgré tout, et quoi qu'on ait pu raconter depuis une semaine sur cet incident, il subsistait chez le sujet un peu de gêne, un peu de claudication, un peu d'ankylose. Mais, pour lui, c'était encore la souplesse succédant à la rigidité, l'aisance des mouvements à la contrainte des entraves, la béatitude à la souffrance.

La nouvelle de cette cure étrange rayonne aussitôt avec une stupéfiante promptitude sur toute la contrée. On jase, on commente, on croit. Il y a guérison d'une incurable, il y a merveille, il y a miracle !

***

Miracle de qui?... Miracle d'un jeune gars de vingt-cinq ans, bon et honnête, bouvier illettré, aux sabots rustiques, au chapeau quelque peu crasseux, au maintien maladivement timide, au verbe pâteux, voilé, comprimé.

N'étaient l'expression vaguement extatique du visage,

une fixité singulière et un éclat presque métallique des yeux, rien, chez ce valet de ferme, ne solliciterait l'observation.

Le voilà, cependant, investi d'une autorité et nimbé d'une auréole qui, si nous en jugeons par ce que nous avons vu nous-mêmes, ne seront point aisées à entamer.

Lui, qui, jusqu'à ces derniers jours, n'était encore que Jean-Marie Play, domestique au hameau de Pébeyre, est aujourd'hui « Le Saint » pour les âmes promptes à l'enthousiasme, et « Saint Bacari » pour les gens de bienveillance acidulée. Pourquoi Bacari?... L'idiome montagnard ne nous a pas livré son secret sur ce point.

Le « Saint » ou « Saint Bacari » n'est ni visionnaire, ni guérisseur, ni rebouteux. Il ne se prévaut pas d'apparitions et de commerce avec le monde invisible ; il n'a rien du marchand d'orviétan ; il ne se spécialise pas dans la réduction des fractures.

Son pouvoir thérapeutique, il le tient, dit-il, d'un don surnaturel dont il n'indique qu'imparfaitement le foyer.

Son diagnostic, il l'exerce avec une naïveté presque touchante.

Ses remèdes, il les prend là où croît l'herbe des champs.

Point de philtres, point de hiboux, point d'évocations. Rien qu'une infusion de simples, une prière d'enfant ou un conseil de bonne femme. On n'a pas affaire à un escroc, à un empirique ou à un sorcier, mais à un primitif dont la mentalité gagnerait peut-être à se canaliser. Il est de bonne foi, ignore très certainement la rouerie et ne guette pas le bien d'autrui.

Quelques clients lui paient le plein tarif — cinq sous ! — le plus grand nombre gardent leurs cinq sous pour eux.

Et, cependant, en reçoit-il ! Cent, cent vingt et jusqu'à cent cinquante par jour ! Du matin au soir, c'est un défilé ininterrompu de souffreteux, d'éclopés et de désespérés, dans la pauvre chambre d'auberge, tapissée d'araignées, meublée de tables vermoulues, saturée de relents douteux, qui lui sert de cabinet de consultation.

Quand vient le couvre-feu, le malheureux « Saint » est brisé, rompu, fourbu : — « Et, fait-il avec résignation, que je dois « consulter » deux millions de personnes avant ma mort ! »

Pas plus tard qu'hier, on lui amène une fillette aveugle. Il la regarde, la considère, l'examine et se recueille.

— « Eh bien ? » lui demande-t-on.

— « Eh bien, ça a failli réussir, mais...

— « Mais quoi?

— « Mais je n'ai pas eu le courage...

— « Le courage de quoi?

— « De me mettre au pain et à l'eau pendant quarante jours !...

— « C'était donc le prix de la guérison de cette enfant ?

— « Oui !

— « Mais, au fait, comptez-vous déjà beaucoup de guérisons à votre actif ?

— « Hélas ! je fais bien des guérisons, mais pas autant que je le voudrais !

***

En attendant, c'est à Marlhes un insoupçonnable concours de malades. Il en vient quotidiennement de Riotord et de Saint-Genest-Malifaux, de Tence et de Souzieux, du Bessat et de Saint-Didier-la-Séauve, de Firminy et du Chambon-Feugerolles, de Saint-Just-Malmont et d'Yssingeaux, du Puy et de Saint-Etienne.

On s'arrête à Saint-Genest Malifaux pour y voir une fillette récemment guérie par le ministère de « Saint Bacari » d'une douloureuse affection de la face.

On interroge, à Marlhes, une autre enfant inopinément délivrée, en une seule nuit, d'un mal indéfinissable.

Et l'on va obligatoirement affermir sa confiance devant les béquilles de Mme Jeanne Moulin.

Qu'il y ait eu des faits de guérison, c'est à peu près certain ; mais qu'ils aient revêtu un caractère surnaturel, c'est tout autre chose. La souffrance, partout avide de soulagement, est peut-être ici naïve. Qu'importe ! si elle est allégée.

Aussi bien, sur une dénonciation transmise au parquet de Saint-Etienne, une enquête a été faite sur les gestes de Jean-Marie Play.

Y avait-il escroquerie ? Non. Exercice illégal de la médecine ? Non.

Alors, on a laissé le « Saint » tranquille — au moins jusqu'à nouvel ordre.

Du même journal, le 18 juillet :

MARLHES. — *Le Saint*. — C'est toujours, paraît-il, un défilé inimaginable de malades, d'éclopés et d'infirmes chez Jean-Marie Play, chez le « Saint », comme on dit à Marlhes.

Si tous ne sont pas guéris — et il s'en faut ; — si tous les paralytiques ne recouvrent pas fatalement le mouvement, tous les aveugles la vue, tous les phtysiques leurs poumons, tous les boiteux l'équilibre, tous les cardiaques la sérénité, il semble, cependant, que quelques sujets proclament avec un accent d'indéniable sincérité le « pouvoir » mystérieux du jeune garçon de charrue.

Nous le répétons : nous n'entreprendrons pas d'expliquer par l'intervention de puissances supra-terrestres des faits dont nous n'avons pas été les témoins et qui n'ont pour garants que des récits de chaumière ou des rumeurs insaisissables dans leur origine, mais, qu'on les explique comme on voudra, ce qu'il y a de certain, c'est que maintenant l'on vient de Paris pour consulter « Saint Bacari » — de Paris !... vous avez bien lu ?

Un de nos lecteurs qui nous confirme les détails donnés par le *Mémorial de la Loire*, ajoute que les habitants de Marlhes veulent voir dans ces faits la réalisation d'une parole de saint Jean-François Régis.

Lors de son passage dans la paroisse, le saint aurait annoncé qu'un jour viendrait où un jeune berger, de pauvre condition, verrait accourir les foules auprès de lui et accomplirait des prodiges.

Pour ceux de nos lecteurs que le cas du « Saint » de Marlhes intéresserait, disons que Marlhes est une commune perdue à plus de 800 mètres d'altitude, appartenant au canton de Saint-Genest-Malifaux et distant de cette ville de dix kilomètres. Le service est fait par des voitures de Saint-Etienne.

" SAINTE LYDWINE DE SCHIEDAM "

Une de nos aimables abonnées nous demande de poser à nos lecteurs la question suivante : que pensez-vous du nouvel ouvrage de J. K. Huysmans, *Sainte Lydwine de Schiedam?*

Nous la posons très volontiers, persuadé que ce plébiscite d'un nouveau genre donnera des résultats fort intéressants.

En attendant les réponses et pour donner à ceux de nos amis qui ne l'auraient pas lu encore, malgré l'extrait que nous en avons publié, l'envie de lire ce volume qui embaume comme une serre où s'épanouirait toute la flore du Merveilleux — nous reproduisons l'article suivant, paru dans le *Figaro* :

UN MOINE LAIQUE

On sait qu'à une certaine heure de sa carrière littéraire, M. Huysmans, romancier naturaliste, a été touché de la grâce et s'est fait moine — moine laïque. Il n'a point prononcé de vœux, il n'a pris qu'avec sa conscience l'engagement de renoncer au siècle, il habite une maison à lui, mais dans l'ombre d'un couvent où il est reçu comme un hôte, comme un ami, comme un frère et où il pratique, en toute liberté, la moitié à peu près de la vie monastique.

Dans un livre extrêmement curieux intitulé *En route*, il nous a raconté comment la chose lui est arrivée ; il a déroulé, sous nos yeux sceptiques, son chemin de Damas, il en a repassé avec nous toutes les étapes, de sorte que l'ironie la plus acide n'a pas le droit de mettre en doute un seul instant la sincérité d'une conversion dont il nous fournit chaque jour des témoignages édifiants, des preuves publiques. Il ne se cache pas, il ne se dérobe ni aux visites ni aux questions. Maurice Talmeyr, qui l'est allé voir, est est revenu à Paris pénitent et dévot.

Si je ne craignais de froisser son orthodoxie, je le comparerais volontiers à ces pieux solitaires, à ces bons *messieurs* de Port-Royal, qui n'étaient point d'Eglise, mais dont la foi ardente et batailleuse allait de temps en temps chercher *au désert* de la vallée de Chevreuse un peu de recueillement et de repos. Que M. Huysmans me pardonne et se rassure ! Je suis persuadé qu'il a horreur des Cinq Propositions et je n'ai aucune envie d'en faire un disciple de Jansénius, son compatriote ; mais, hérésie à part, il donne bien, dans son ermitage, l'idée d'un Le Maistre ou d'un Singlin. Comme eux, il appartient encore au monde, comme eux il publie des ouvrages de piété. Seulement il s'abstient de toute polémique.

Figurez-vous un homme d'aujourd'hui, voire — à l'origine — un homme de demain qui, par une brusque régression, par une subite métamorphose, changé tout à coup et transfiguré, retourné de pied en cap, se trouverait rejeté de dix siècles en arrière, en plein an mille, et, d'incrédule moderne, deviendrait en un clin d'œil un personnage du moyen âge, avec l'âme du temps. L'esprit a peine à concevoir une pareille transformation. Et pourtant les derniers livres de M. Huysmans l'expliquent, l'éclairent, la consacrent et, pour employer un mot qu'il aime, l'attestent et la certifient

Il vient d'écrire la vie de *Sainte Lydwine de Schiedam*, et cette histoire surpasse en intérêt la plupart des romans contemporains, parce qu'on y voit des choses beaucoup plus extraordinaires que les amours cahotées de Raoul et de Germaine, suivies d'un dénouement toujours pareil qui consiste, pour Germaine, à « couronner la flamme » de Raoul — très effrontément.

Sainte Lydwine de Schiedam ! Je crois pouvoir affirmer qu'un certain nombre d'entre nous n'avaient d'elle qu'une notion vague et n'en rougissaient point. Elle vécut dans le même temps que sainte Colette de Corbie, la Pomone chétienne qui fait mûrir les fruits, et que sainte Françoise de Rome. A elles trois, elles prirent la succession de sainte Catherine de Sienne. Lydwine, blanche créature, éclaire de sa lueur de cierge cette horrible mêlée historique qui chevauche du XIVe siècle au XVe. Elle meurt deux ans après Jeanne d'Arc.

Une raison pour nous de ne la connaître que très superficiellement, c'est qu'elle est Hollandaise. Une sainte hollandaise ! On ne voit pas bien cela. Il y en a cependant, même depuis la Réforme. M. Huysmans a fait sur celle-ci, pour n'en rien ignorer, pour la pénétrer tout entière, du soulier jusqu'au voile, un travail de Bénédictin. Plusieurs années ne suffiraient pas pour lire tous les ouvrages qu'il a consultés, contrôlés, vérifiés, traduits et qu'il cite après s'en être assimilé la substance.

Sainte Lydwine de Schiedam (près de La Haye) en sort béatifiée et canonisée. Ce fut réellement une fille admirable, qui vécut dans le ravissement séraphique, le corps couvert, de la tête aux pieds d'ulcères et de suppurations où grouillaient tous les parasites de la pourriture. Elle eut tous les maux, sauf la lèpre, et fut reconnaissante à Dieu de les lui envoyer, car elle pensait qu'elle les épargnait ainsi à d'autres. Ce désintéressement plus qu'humain en a fait une figure unique où M. Huysmans a mis toute la minutieuse crudité de son pinceau. Il nous détaille avec volupté ce martyre répugnant et putride. Sous sa plume, sainte Lydwine est positivement — je n'exagère pas — sainte Charogne ; ou, du moins, elle le serait si l'auteur ne prenait la précaution de nous apprendre qu'indépendamment de son odeur de sainteté, elle avait le privilège de sentir toujours bon, qu'on ne pouvait entrer dans cette chambre infectée sans y respirer un parfum de lis et de rose, et que ce fut le premier miracle de Dieu en sa faveur.

***

Il faut des grâces d'état pour écrire jusqu'au bout un pareil livre, et, je dirais volontiers, pour le lire.

Son auteur pense évidemment pêcher des âmes, mais les amorces qu'il leur tend paraissent plutôt faites pour les poissons. Aussi bien — et ici encore j'implore son indulgence — je le trouve lui-même plus intéressant pour nous, plus digne d'examen et d'étude que sa bienheureuse Lydwine.

C'est un phénomène aujourd'hui qu'un moine laïque. Et celui-là l'est bien. D'autres l'ont été, plus ou moins sincères, quelques-uns d'une hypocrisie mendiante, changée bientôt en effronterie cynique. On les connaît, on les nomme, on les méprise. Ces farceurs se sont vantés d'avoir exploité la crédulité humaine. Ils représentent le rebut de notre corporation. Plusieurs, au contraire, ont été très loyaux, très dignes, notamment ce Paul Féval, romancier de premier ordre, le plus fécond des conteurs d'aventures, si Alexandre Dumas n'eût existé, assez oublié pour que les uns le pillent, assez vivant pour que les autres s'en aperçoivent.

Mais M. Huysmans leur rend des points. Il fait songer à un Rancé moderne. Il eût inventé la Trappe si l'on n'y avait songé avant lui. La vie terrestre, notre misérable vie à nous, lui apparaît comme une expiation continuelle. Mais tout le monde n'est pas choisi pour expier. Il faut mériter cette glorieuse préférence. Dieu élit ses boucs émissaires ou, pour parler plus exactement, ses victimes propitiatoires parmi ses créatures favorites. Il les touche du doigt, il les marque de son signe, et c'est elles qu'il charge, par prérogative, du fardeau écrasant de nos crimes. Il est indispensable d'y avoir une vocation spéciale — la vocation des « malades expiatrices » — dont Lydwine est un des types les plus complets.

Lorsque Dieu s'est assuré qu'il tient entre ses mains puissantes un de ces vases d'élection, il le remplit jusqu'au bord de toute l'ordure mondiale qui s'y purifie et s'y embaume. Il inflige, non, il acccorde à ces âmes d'élite « la vie purgative », moins pour elles-mêmes qui n'en ont pas besoin que pour la foule des pécheurs qui leur devra son salut. C'est ce que M. Huysmans appelle « la substitution mystique ». On n'immole à cette rédemption que les plus blanches brebis.

Vous entendez bien qu'il y faut des grâces toutes spéciales et que tant de riante abnégation, tant de joyeuse souffrance n'est pas à la portée du premier venu. L'auteur en réclame sa part, il la prend avec allégresse, il en attend les célestes effets. Sa pensée maîtresse, sa conviction profonde, éclairée, libre, c'est que la douleur est divine, que dans un corps humain, dans une âme humaine, elle annonce Dieu. Etudiez de près tous ceux qui souffrent, leurs yeux, leur voix, leur parole, leur physionomie tout entière : Dieu est là !

Il faut qu'il en soit ainsi, « la douleur est la rançon du péché », le Calvaire est le chemin du ciel. Toutes les Lydwines en portent sur elles les stigmates. L'épigraphe du livre nous avertit qu'il faut qu'une chair soit torturée pour que le Saint-Esprit y habite. Mais alors, il n'est pas de don que le Saint-Esprit ne lui apporte. Elle acquiert, au sein même de la maladie, « cette bénéolence divine » qui échut en partage à Lydwine putréfiée. « Outre que la bienheureuse était une cassolette vivante, toutes les fois que Notre-Seigneur, que sa mère, que ses anges venaient la visiter, ils laissaient, en partant, des traces *fragrantes* de leur passage. » Flagrantes aussi, je suppose.

A ce prix, Lydwine pouvait prendre sur elle toute l'ignominie de l'humanité, et c'est ce qu'elle fit :

> Cette vorace de l'immolation, elle s'empara de tout ; elle fut en même temps et à la fois l'infatigable Danaïde de la souffrance et le vase de douleurs... la bonne fermière de Jésus, celle qui éprouva les tourments de sa Passion et la charitable suppléante qui voulut, pendant trente-huit ans, acquitter, par la largesse de ses maux, le loyer de santé et les dettes d'insouciance que les autres ne songeaient guère à payer.

Cette seule phrase donne tout le livre. Mais, je le répète, le vrai miracle, ce n'est pas Lydwine, c'est Huysmans.

***

Ce qui, avant tout, le caractérise et caractérise son état d'âme, sa mentalité, c'est sa foi absolue à la perpétuelle intervention de Dieu sur la terre, même dans les plus minuscules évènements. Il la voit, il la suit, il la devine, il a des lumières à lui pour la discerner dans des manifestations qui semblent complètement étrangères aux relations habituelles de Dieu avec l'homme. Il connaît par leurs noms les « déicoles » et les « célicoles » inconnus pour nous. Aucun des phénomènes de « l'ascèse mystique » ne présente à ses yeux la moindre obscurité. Il attaque les *intellectuels* qui proclament « le règne de Lucifer, injustement chassé du paradis ».

Je ne puis oublier que j'écris ici, profane, pour des profanes, dans un journal révérencieux, mais profane, et qu'après tout, la *Sainte Lydwine* de M. Huysmans est un ouvrage littéraire, un livre. Je dois dire un mot de son *écriture*.

C'est un livre à la fois éloquent et pittoresque ; éloquent par la chaleur d'âme et de plume qui y règne ; pittoresque, par des descriptions d'un réalisme voulu, d'où surgit, comme une flamme, la pensée éthérée, le rêve d'idéal. Ce contraste est bien tout ce qu'il y a au monde de plus original. L'expression, la phrase, garde généralement la tournure et le ton ecclésiastiques, mais quelques locutions tout à fait parisiennes et très modernes lui donnent de la saveur et du montant. Renan, qui s'était peu à peu dépouillé de toute croyance, comme un platane de son écorce, avait conservé ce langage onctueux, quasi sacerdotal, qui lui faisait dire à lui-même : « Je suis un curé raté ! » M. Huysmans qui a secoué toute incrédulité, comme une moisissure, retourne, çà et là, à la forme, à l'écriture du siècle.

A côté de cela, il reste bien de son pays et son origine se trahit, à chaque page, par un bouquet de terroir. On disait de Tive-Live, né à Padoue, qu'il avait des locutions à lui, empruntées à son patois local, *nonnullas patavinitates*, des patavinités ; on peut dire de M. Huysmans qu'il a des flamanderies.

Mais laissons cela, je ne critique pas un écrivain, je cherche un homme et je le trouve aisément à la lanterne, que dis-je? au flambeau de sa foi. A quoi bon insister sur le talent d'un anachorète qui est bien au-dessus du style, puisqu'il est presque au-dessus du ciel?

A. CLAVEAU.

L'ÉCRITURE ET LA MAIN COMPARÉES

LES MAINS DE M. LÉON DAUDET

*A cause d'un voyage de M. Léon Daudet, je n'ai pu donner, dans le dernier numéro de l'*Echo, *l'étude des lignes de ses mains. — Je souhaitais, afin que cette étude fût complète, pouvoir examiner ces mains avec soin et en détail, mais, l'absence de M. Daudet se prolongeant, j'ai été forcée, pour éviter tout nouveau retard, de me contenter de leur reproduction photographique. Ces photographies, qui sont d'ailleurs données dans le journal, me paraissent assez nettes, quant à leur aspect général, mais la ligne de destinée, celle qui résume toute notre existence, manque de clarté. C'est à peine si, dans une main, elle est visible à l'œil nu dans une partie de son parcours. — Je suis donc forcée, et bien à regret, de faire quelques réserves dans mon étude et de limiter mes observations. Néanmoins, la forme de la paume et des doigts est suffisamment indiquée pour que je puisse tirer d'elle des résultats satisfaisants. — Et si je rapproche des deux images que j'ai sous les yeux l'écriture dont j'expliquais les signes il y a un mois, il me paraît normal, logique, pourrais-je dire, que ces caractères impétueux de hardiesse soient le résultat de cette belle main droite, largement ouverte, à la paume puissante.*



Les doigts, courts, mais lisses, dont quelques-uns sont légèrement affinés vers le haut, dénotent une spontanéité et une acuité infinie dans les impressions, mais aussi le mépris du classement, de la méthode, de tout système, le désir de s'affranchir de toute convention, de tout parti-pris établi.

Leur penchant à s'incliner vers le quatrième doigt indique la tendance créatrice de l'esprit, bouillonnant d'idées, l'intuition profonde, innée, des choses de la littérature et de l'art.

Certes, le mot intuition me paraît être, dans ce cas, très à sa place, car je crois que le sens de la beauté et l'amour de la forme sont beaucoup plus innés qu'acquis chez M. Daudet.

Voyez cette paume charnue, évocatrice de poésie rêveuse et de paresse, ce pouce élégant et un peu trop pointu, rebelle à un effort prolongé, mais plein de sève, pour ainsi dire, d'idées qui bouillonnent et qui doivent jaillir spontanément, à leur heure, et à la condition de ne pas exiger un effort trop fatigant. — Car il y a évidemment désharmonie entre la sveltesse de ce pouce et le mont qui le relie à la main.

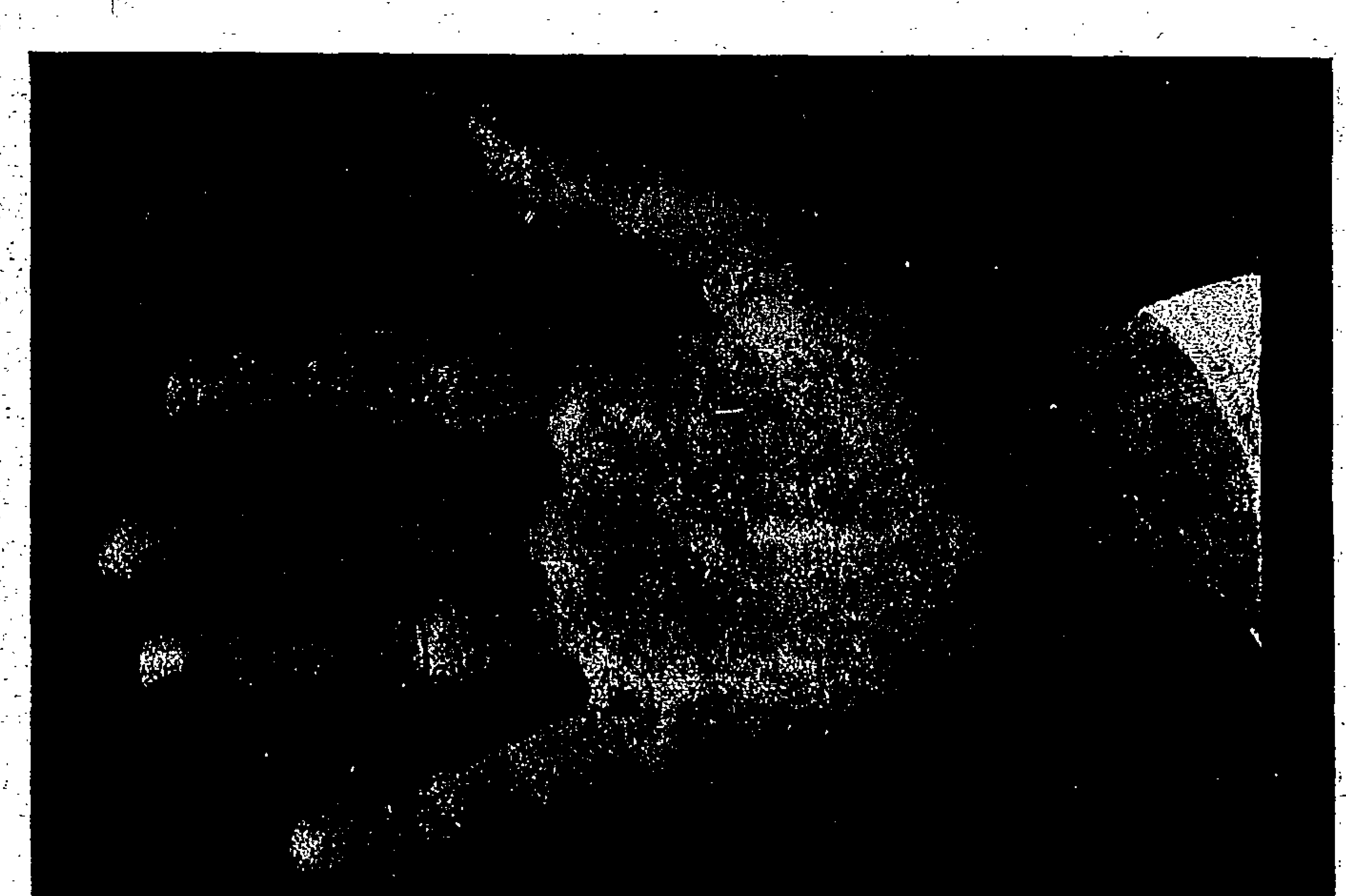
En effet, tout le monde sait que de ce mont naissent les sensations matérielles, dont l'intensité est plus ou moins forte selon son épaisseur.

Ici, je le répète, le doigt représentant la patience persévérante est anémié quelque peu par la force des sensations. Heureusement que la facilité d'idéation et la rapidité de conception demeurent des dominantes, mais avec quelle fantaisie et quelle absence de régularité ces facultés sont utilisées !...

La ligne de tête, d'un tracé court, mais net, est encore d'un symbolisme clair et à peu près semblable. — Les forces volontaires, très ardentes et très emballées, manquent un peu de ténacité et doivent être infiniment accessibles à la tendresse. Au lieu de se terminer brusquement, cette ligne de tête s'arrondit vers la fin, s'incline mollement vers le bas, signe d'une énergie plus active que résistante et qui est capable de subir les influences des êtres aimés, de dépouiller tout autoritarisme, après un mouvement de dépit et de vio-

lente colère. Si nous examinons avec soin cette même ligne de tête, nous découvrons sur presque toute sa longueur des petits points nombreux quoique en apparence imperceptibles. Ces points nous donnent la preuve d'une érudition grande et soignée, la recherche des causes, la subtilité fine des idées originales et très personnelles.

La ligne de cœur, vivante et profonde, semble creuser un sillon dans le haut de la main. Encore de l'impressionnabilité et une grande force dans les émotions — émotions si vives qu'elles peuvent parfois amener de la violence et des colères d'indignation, violences et colères, d'ailleurs, rarement suivies de bouderies de longue durée. Mais en revanche, et si le caractère de M. Daudet, quoiqu'un peu inégal, n'est pas désagréable, combien doivent être ardentes et convaincues ses passions et ses haines !... Combien son tempérament enthousiaste et vif doit se réveiller ardent dans les polémiques et les discussions !



La ligne de vie, belle et longue, indique de la vigueur dans la santé, malgré que cette santé me paraisse avoir été plus délicate dans l'enfance et dans la première jeunesse.

Je la crois d'ailleurs quelque peu sujette à des fatigues nerveuses et aisément atteinte de troubles dans la circulation du sang. Je devine des malaises subits, aussi vite passés, disparus, qu'arrivés, et je crains quelques dangers d'accident, coups de feu, dépourvus d'ailleurs de gravité réelle.

La ligne de destinée, ainsi que je le disais au début, est mal indiquée dans les photographies et semble hachée, ainsi qu'une orientation difficilement trouvée et non moins difficilement suivie.

Je me méfie trop de cette reproduction imparfaite, pour oser en tirer des pronostics certains, mais je crois pouvoir indiquer qu'après des débuts difficultueux et tourmentés, romanesques un peu après l'âge de trente ans environ, la chance prend un nouvel essor droit et sans déviation possible.

Chance de travail couronné de succès, chance plus légère d'amour, chance d'honneurs en tout cas certaine.

D'ici peu, le talent de M. Daudet, déjà si varié dans sa forme, va évoluer encore et se manifester de façon nouvelle et inattendue.

Est-ce du théâtre ? Je le crois. Est-ce encore du roman purement philosophique ? Je le crois aussi.

En tout cas, une certaine bifurcation de lignes m'indique une échappée d'imagination et d'intelligence, vers un travail différent.

FRAYA.

* * *

Nous publierons, dans notre prochain numéro, un très curieux article de Mme Fraya sur l'écriture de l'Empereur d'Allemagne Guillaume II

Faut-il croire aux Talismans ?

Faut-il croire à l'influence bénéfique des talismans ? Telle est la question que nous posent quelques-unes de nos lectrices. On ne saurait en poser une qui fût plus d'actualité. La mode, en effet, est aux amulettes, aux fétiches et aux talismans. Nous avons confié à Mme Kaville le soin de répondre à cette question, et voici la réponse qu'elle nous envoie :

La question de l'influence des talismans est une question qui m'a été souvent posée, et j'avoue que jamais je n'ai pu y répondre catégoriquement.

Ce n'est pas faute d'avoir fait des recherches et des expériences à ce sujet ! J'ai parcouru tous les vieux grimoires. J'ai mis leurs préceptes en pratique.

Aussi, ai-je, à défaut d'une opinion solide, quelques impressions personnelles.

Il y a un fait certain, c'est que l'usage des talismans remonte à la plus haute antiquité. L'Orient est leur patrie. Les Chaldéens, les Persans, les Egyptiens, les Hébreux les employèrent couramment, et de même les Grecs et les Romains.

Hermès, le père de l'Astrologie, disait : « Heureux l'être qui croit aux talismans, celui-là peut éviter beaucoup d'infortunes ou du moins en amortir le choc. »

On cite des papes, des princes, des savants, des philosophes qui portaient sur eux des talismans.

Il est donc indéniable que, de tout temps, on a cru aux talismans.

Mais cette croyance repose-t-elle sur une base sérieuse ou n'est-elle qu'une banale superstition? Voilà le problème.

On a essayé souvent de faire la « théorie » du talisman. Papus, dans un de ses ouvrages que je n'ai malheureusement pas sous les yeux en vous écrivant, en a formulé une très ingénieuse. Dans un récent ouvrage de M. Henri Mager, je la trouve résumée ainsi :

Les astres, quelque éloignés qu'ils soient de notre planète, jouent un rôle dans la vie des métaux, des plantes, des animaux et de l'homme en particulier, parce que sa constitution le porte à en recevoir toutes les influences à la fois intellectuellement, moralement, et matériellement.

Les métaux, les plantes, les animaux sont brutalement soumis à l'influx astral, parce qu'ils le reçoivent d'une façon indivise, tandis que l'homme le reçoit d'une manière divisée, mais non moins sensible.

Il y a des hommes beaucoup plus soumis les uns que les autres à l'influence astrale.

Ceux qui subissent les lois de l'atavisme le sont bien moins.

Ils apportent comme signe qui pourra les faire reconnaître une ressemblance physique soit avec leurs parents, soit avec leurs ancêtres.

Dans la conception des seconds les astres prédominent.

On établit le thème de la nativité, en déterminant exactement le lieu et l'heure de la naissance ; on connaît les degrés de longitude géométrique et de latitude sur lesquels elle se produit.

Si à ce degré, qu'on appelle ascendant, une constellation se lève, ou une planète, ou si une étoile de première grandeur brille à l'horizon, l'être est influencé par la nature de cette constellation, de cette planète ou de cette étoile.

Ainsi la planète Mars se levant apporte la hardiesse et l'énergie, mais si la constellation du Taureau s'en mêle, cette énergie devient brutalité ; la planète Vénus apporte la grâce, la prédisposition à aimer et à être aimé, mais passant dans le Scorpion ou le Sagittaire, elle devient une propension au libertinage.

Jupiter élève et fait des êtres moralement et matériellement placés au-dessus des autres ; mais, dans certaines constellations, comme dans les Gémeaux par exemple, cette élévation est entravée par toutes sortes de retards, d'obstacles.

Saturne rend froid, taciturne, chercheur consciencieux et méthodique. Placé près de Vénus, dans le Sagittaire, il refroidit le tempérament et prépare le libertin au repentir.

Ceci établi, on voit l'utilité du talisman. Il corrige par l'influence particulière qu'il tient d'une planète l'influence que telle autre planète a imprimée à la personne qui le porte.

Prenons des exemples. A une personne trop influencée par Vénus on fera porter un talisman influencé par Saturne. A une personne trop influencée par Mars, trop brutale, trop brusque, on conseillera un talisman influencé par Vénus, et ainsi de suite. C'est une question de dosage.

Je vous donne, bien entendu, cette théorie pour ce qu'elle vaut. Elle ressemble un peu au système des compensations.

Telle qu'elle, et sans y croire beaucoup, je l'ai expérimentée souvent. Or, je suis bien obligée de reconnaître que, presque toujours, l'événement en a démontré la justesse. Ce n'était peut-être que des coïncidences. Mais des coïncidences qui se renouvellent, ce ne sont plus des coïncidences. Le propre du hasard est de ne pas se répéter.

C'est ainsi que j'ai remarqué le bien-fondé de la légende qui attribue au talisman de Saturne, en plomb et parchemin, la vertu de préserver des accidents, des morts subites, et de donner la victoire sur les ennemis.

De même, j'ai constaté que le talisman de Jupiter, en étain pur et parchemin, fait réussir les affaires d'argent ; que celui de Vénus, en cuivre et parchemin, attire l'amour, etc., etc.

Vous pouvez sourire de ces remarques, comme j'en souriais moi-même avant d'avoir essayé de les vérifier. Je n'ai pas, d'ailleurs, la prétention de vous imposer une croyance que je n'ai pas moi-même. Je vous signale simplement des faits qui, s'ils ne forcent pas la conviction, doivent tout au moins éveiller l'attention.

J'ai été témoin, pour en citer quelques-uns au hasard, des faits que voici :

Il y a quelque temps, une dame vint me consulter. Je voyais dans ses cartes la Tour foudroyée. Cette carte, près de la consultante, annonce presque toujours un accident terrible, quand ce n'est pas la mort.

J'engageai cette dame à prendre le talisman de Saturne. Si cela ne vous fait pas de bien, lui dis-je, cela ne vous fera toujours pas de mal.

Elle le prit, et quelques jours plus tard, elle venait me remercier.

Elle avait été renversée par une voiture dont les chevaux s'étaient emportés, elle avait roulé sous leurs pieds, et, quand on l'avait relevée, on avait constaté qu'elle n'avait même pas une égratignure. Cette dame est persuadée que son talisman l'a sauvée. Je puis la nommer : C'est Mme Eloïse Porché. Elle habitait alors, 32, avenue Friedland.

Une autre dame, abandonnée par l'homme qu'elle aimait — celle-ci, vous me permettrez de ne pas la nommer — porta, sur mon conseil, le talisman de Vénus. Je lui avais donné ce conseil, comme j'avais donné le précédent à Mme Porché, sans grande confiance et seulement, comme on dit, pour voir.

Elle portait depuis quelques jours seulement le talisman en question quand l'infidèle revint.

Un monsieur qui soutenait un procès important qu'il croyait perdu, que ses avocats lui avaient déclaré perdu, voulut essayer du talisman de Jupiter. Il gagna son procès.

Je n'affirmerai pas que l'infidèle ne serait pas revenu et que le procès n'aurait pas été gagné si mes consultants n'avaient pas suivi mes conseils. Mais vous avouerez tout de même que ces exemples sont curieux. J'en ai recueilli un grand nombre d'analogues.

Voici tout ce que je puis répondre à la question que vous me posez.

Je vous ai donné le résultat de mon expérience personnelle. Ce n'est pas une affirmation, c'est le doute, un doute pourtant qui penche plus du côté du *oui* que du côté du *non*. C'est déjà quelque chose. En ces matières, il faut être bien sûre de soi pour oser apporter des affirmations péremptoires. Je n'ai pas cette assurance.

Je continue, au reste, mes expériences. Qui sait si l'avenir ne me donnera pas raison ? L'électricité, qui était connue des anciens, est restée, avant de devenir le téléphone et le télégraphe, des siècles et des siècles sans utilisation. La science du talisman comme la cartomancie, après avoir balbutié pendant des siècles, est peut-être, elle aussi, à la veille de devenir une vraie science, une science cataloguée, reconnue, ayant droit de cité dans les académies !

Prévoir par les cartes, et préserver par les talismans. Quel rêve !

Il n'est pas défendu de rêver.

R. KAVILLE.

LES SUPERSTITIONS ET LA MORT
CHEZ LES MALGACHES

Il y a deux jours un naturel de là-bas, de la grande île, le doux, timide et intelligent Gershon Ramisiray, vient de conquérir, le premier de sa race, le diplôme de docteur en médecine de l'Université de Paris.

Je crois qu'il emportera dans son pays, où il repart porter la bonne parole, un bon souvenir de cette Université qui gentiment l'invita et maternellement l'accueillit. Sans appui et sans moyens matériels suffisants, l'étudiant put aller, cependant, jusqu'au bout de sa tâche, car maîtres et doyen comprirent qu'à cet enfant de la France d'outre-mer, ils devaient une particulière sollicitude. N'était-ce pas, d'ailleurs, chose indiquée, et n'est-ce pas aujourd'hui un missionnaire de vérité que le docteur Ramisiray ? La dernière phrase de sa thèse inaugurale, de sa première manifestation de savant, est celle-ci : « A mon retour à Madagascar je m'efforcerai de répandre les quelques lumières que j'ai pu acquérir au foyer de la civilisation. »

En somme, le docteur Ramisiray a déjà payé une partie de sa dette — si dette il y a — en nous laissant cette thèse que lui seul pouvait écrire et qui restera dans nos archives un document précieux.

Peu enclin aux travaux de style, effrayé un peu de la responsabilité qui semble sourdre de ce qui s'imprime, le jeune Malgache hésitait sur le choix de l'œuvre à entreprendre ; le professeur Blanchard eut l'heureuse inspiration de lui demander d'écrire tout simplement, en fouillant dans sa mémoire, ce que personne ne sait mieux que lui : les *Croyances et les pratiques médicales de son pays*. Il était évident que recueillies par un homme aujourd'hui cultivé, qui saurait en trouver la coordination tout en en sauvegardant le pittoresque, ces étrangetés devaient être un document d'ethnographie des plus curieux.

J'en ai sous les yeux les épreuves et j'y puise, sur les superstitions en général, les détails qui vont suivre, dont le lecteur pourra maintes fois goûter tout le charme et toute la saveur.

***

Les Malgaches sont de grands enfants qui, fils d'Orient, croient à la Destinée, mais qui sont surtout les craintifs esclaves des Esprits qui, bienfaiteurs ou malfaisants, pullulent autour d'eux.

« Chacun, en venant au monde, subit son destin » Et ce destin manifeste son omnipotence en accordant une signification spéciale aux heures, aux jours, aux mois : il distribue ses caprices au gré de la marche du soleil. Janvier a « le destin des princes : ceux qui sont nés dans ce mois peuvent tout entreprendre avec réussite ». Le destin d'avril est de fer : ceux qui naissent dans ce mois sont toujours robustes et bien portants. Mai favorise l'œuvre diabolique des sorciers ; juin est propice aux chercheurs d'argent ; juillet garantit la mort naturelle à ceux qui naissent sous son égide : « ils ne pourraient être tués, pas même par un canon tirant à bout portant ». Ceux qui naissent

en août guérissent facilement de leurs maladies. Septembre est un mauvais mois : on doit porter les enfants qui y naissent « à l'entrée de la cour où sont les bœufs, et si ces animaux, en sortant, ne les écrasent pas, on les recueille et on les soigne ». Celui qui naît en octobre fera un mariage heureux que la mort seule pourra rompre. Novembre recèle « le destin des pleurs : celui qui naît en ce mois sera voué à la maladie, aux infirmités, aux accidents, et ne laissera derrière lui que deuil et tristesse. C'est le mois des épidémies, de la fièvre, etc. »

Pour les Malgaches, les esprits des ancêtres restent toujours au milieu des vivants, soit pour leur porter secours, soit pour leur faire du mal. Les esprits méchants agissent plutôt le matin et le soir, et le vent est dû à leur présence ; aussi « les indigènes attendent-ils avec anxiété la fin de la bourrasque pour se rendre compte du degré de mécontentement de l'esprit ».

Le culte des morts est, de ce fait, poussé très loin : on leur prodigue de riches habits, des vivres, même de l'argent. Non seulement toute autopsie et toute dissection sont interdites, mais il est défendu de toucher un mort à moins d'être un de ses proches parents.

Voyez cette coutume : « On dit que les morts aiment beaucoup la viande de mouton ; aussi, quand on achète cette viande au marché et que l'on passe près d'un cimetière, on entend la voix des ancêtres qui vous demandent leur part. Cette voix est une voix nasillarde qui passe au milieu du vent. Par crainte, on donne, on jette plutôt, un morceau de viande pour apaiser la voix qui vous poursuit, et quand on arrive à la maison, on a fini par tout jeter. »

Une autre influence occulte, puissante, est celle des *vazimba*. On appelle ainsi les habitants autochtones de Madagascar qui, après avoir été chassés par les nouveaux venus (hova), se sont réfugiés dans les forêts, les rochers et au fond des rivières.

Les *vazimba* peuvent vous frapper de diverses maladies. Voici le remède le plus employé pour les combattre : « Prendre un tesson, rond autant que possible, d'une cruche en terre, y tracer des lignes droites allant du centre à la circonférence, le déposer ensuite dans un endroit désigné, réciter alors toute la litanie des sorts et maléfices connus, et dire après le dernier : *ils sont tous partis dans telle direction*, et prendre soi-même la fuite dans une direction opposée. Le vent emportera le mal, avec le sort qui l'aura causé. Rentré chez lui, le malade battra le tambour sur un morceau de ferraille avec un vieux couteau. Le jour suivant il reprendra le même traitement avec les mêmes instruments, mais chauffés. Pour terminer, se frictionner avec des plantes aromatiques jusqu'à ce que la guérison ou la mort s'ensuive ».

Les sorciers ou *mpamosavy* sont très redoutés. Les sorcières le sont encore davantage, car leur grand plaisir est de tuer. A partir de minuit, elles viennent, en proférant des injures, frapper à la porte de ceux qu'elles veulent faire mourir. Comme elles ont sur le corps une couche épaisse d'huile, elles glissent entre les mains des hommes courageux qui veulent les poursuivre.

Pour accomplir leur œuvre, elles prennent quatre morceaux de quatre arbres différents, les réunissent, les plongent dans le miel ou l'huile de ricin, et pendant cette opération prononcent des imprécations contre leur victime dans la case de laquelle elles portent l'objet. On ne peut en détruire l'effet mortel qu'en le recouvrant d'excréments de chien.

Les sorciers sont tellement redoutés qu'on s'efforce de les dépister partout, et qu'on n'hésite pas à soumettre à la terrible épreuve du *tangena* quiconque est soupçonné de sorcellerie. Le *tangena* est un poison violent que l'on fait prendre à l'accusé, qui a, au préalable, avalé une certaine quantité de riz et trois morceaux de peau de volaille. Pendant que le poison fait son effet, l'exécuteur pose sa main sur la tête du patient et somme le dieu de rendre le crime manifeste. Au moment où les vomissements arrivent, si les trois morceaux de peau ne se trouvent pas intacts dans le riz rejeté, le malheureux est assommé séance tenante.

Le *tangena* s'est, à un certain moment, tellement répandu dans l'île — même dans les luttes politiques — qu'on a compté qu'il tuait environ trois mille personnes par an.

On attache aussi une grande confiance à la toute-puissance des *faiseurs d'amulettes*. On leur attribue un pouvoir absolu. Leurs amulettes, ou *ody*, qu'ils vendent fort cher, peuvent se diviser en plusieurs catégories.

Le charme d'amour (*ody fitia*) s'emploie ainsi : on le met dans sa bouche, on se place devant l'être aimé dans la direction du vent, et on lui parle. Le charme va le frapper en plein visage. Pour s'en préserver, il faut mettre entre ses dents un morceau de cruche en terre.

Le charme contre les balles de fusil (*ody bazy*) se compose d'une décoction de plantes spéciales qu'on emporte à la guerre et dont on boit quelques gouttes avant le combat. Pendant la guerre de 1895, les Malgaches étaient persuadés que nos soldats avaient des amulettes supérieures aux leurs.

Le charme contre les sorciers (*ody mosavy*) est par excellence le tisonnier du foyer domestique, qu'il faut jeter entre les jambes du sorcier. On peut aussi l'aveugler en lui jetant dans les yeux un mélange de tabac en poudre, de piment pilé et de poivre.

Il reste encore beaucoup d'*ody* fort réputés dont la description nous entraînerait trop loin.

*
* *

J'ai gardé pour la fin de ces courtes lignes, qui ne représentent qu'une faible partie des croyances malgaches, la curieuse et impressionnante superstition de la mort. Je cite ici Ramisiray, pour ne pas gâter son récit par une banale analyse :

« Le Malgache croit que le corps renferme, indépendamment du principe vital, une âme qui pourtant n'est pas indispensable, et sans laquelle on peut vivre encore un temps plus ou moins long. Le corps peut vivre sans l'âme; de son côté, l'âme peut vivre sans le corps, du moins pendant un certain temps, mais d'une manière plutôt précaire.

« Pour résister, le corps doit se nourrir d'aliments, mais l'âme également se nourrit de l'âme des aliments ; l'âme est donc la doublure du corps et la mort ne fait que séparer le corps de la doublure. Comme ils sont faits l'un pour l'autre, ils ne peuvent vivre séparés qu'au détriment l'un de l'autre. Ils se dirigent alors tous les deux, mais à pas inégaux, vers un terme fatal, la seconde mort, le néant.

« L'opinion la plus généralement admise est que l'âme se retire du corps de l'homme un peu avant la fin de sa vie : onze mois pour les uns, treize lunes pour les autres. L'âme ne s'envole pas de son gré... la mort est due à la malice d'un sorcier.

« Il s'agit donc de détruire l'œuvre des sorciers... le plus souvent on va consulter le mpisikidy...

« Celui-ci aligne ses petites graines ou ses jetons, il prononce des formules cabalistiques, des expressions baroques pour découvrir la piste de l'âme fugitive. Bientôt, il déclare solennellement qu'il la tient, elle est là-bas, sur telle montagne; il faut se mettre à sa poursuite. Tout le monde se met en route, on emporte un panier à couvercle, destiné à enfermer l'âme pour la ramener à la maison. On arrive, mais le travail est encore assez long. On reconnaît d'abord les endroits qu'elle fréquente. Cela demande plusieurs jours pendant lesquels le chasseur d'âmes, s'il connaît son métier, comble le malade de soins, de prévenances, de poulets, de bouillon, etc... Tout cela lui fait reprendre une bonne mine, et alors notre rusé compère annonce qu'il a enfin découvert la retraite de l'âme, et qu'on va la prendre.

« Dans ce but, il dépose quelques rayons de miel sur une feuille de bananier proprement disposée à terre, et tout près il dépose le panier dont le couvercle est relevé. Il jette dans toutes les directions les mots les plus hideux de son vocabulaire, qui sont des traits funestes aux mauvais esprits pouvant s'opposer à la rentrée de l'âme. Tout à coup il se tait, les yeux fixés sur le miel, la bouche ouverte, les bras en avant. L'âme, seulement visible pour lui, vient, tourne, flaire le miel et le déguste. Elle s'en donne à cœur joie et ne voit pas le chasseur qui la recouvre du panier et l'emporte en toute hâte sans qu'elle oppose la moindre résistance.

« Les parents partent en avant, annoncent la bonne nouvelle et vont préparer une réception joyeuse. L'habile chasseur, le malade et son âme arrivent ensuite et se présentent à la porte de la maison où l'on sent déjà les apprêts d'un plantureux repas. On entre, on déploie une natte neuve à la place d'honneur, tout le monde s'assied, et à la demande générale, on ouvre le précieux panier : l'âme n'y est plus, pendant le trajet elle a quitté sa prison et réintégré son ancienne demeure. On se réjouit de cet heureux événement en un joyeux festin et le devin est congédié, chargé de cadeaux et plus respecté que jamais... »

* * *

Et ce sont ces superstitions — au milieu de tant d'autres — que Ramisiray va retrouver au pays natal. Aura-t-il toujours le courage, lui, le néophyte d'hier, de les combattre et de les déraciner?

Dr Albert Prieur.

ÇA ET LA

Le merveilleux instinct des bêtes

A Saint-Rémy de Provence il vient de se passer un certain fait qui prouve le merveilleux instinct des bêtes, si souvent méconnu. Ces derniers jours, une petite chienne vit une personne qui noyait deux petits chats nés depuis peu. A ce spectacle, la chienne se précipita dans l'eau et en rapporta un qu'elle alla déposer avec amour au milieu de ses propres petits. Toujours très empressée, cette bête retourna pour repêcher l'autre chat ; mais celui-ci avait disparu dans le courant de l'eau. Fière pourtant d'avoir accompli la moitié de son désir, la chienne se mit à lécher et à réchauffer avec empressement son petit adoptif. Après ces premiers soins, elle se mit à le faire téter au milieu des siens. Chose étonnante encore, cette mère ayant remarqué que le petit chat ne tétait pas suffisamment bien entre ses nouveaux frères plus vigoureux, elle le prit par les dents avec une rare délicatesse et alla le déposer dans une nouvelle natte. Cette jeune chienne prodigua ses soins non seulement à ses propres petits, mais elle éleva et nourrit ce chat avec un amour, une intelligence bien digne de servir d'exemple à certaines personnes. — Jean de Valbruge.

Une histoire de revenant

On inaugurait dernièrement, au Muséum d'histoire naturelle, la statue en marbre de Chevreul. Elle décore la cour d'honneur et elle est vraiment bien à sa place là où l'illustre savant vécut vingt années de sa longue vie : on sait qu'il s'éteignit, plein de gloire, en 1889, à l'âge de cent trois ans.

Après la cérémonie d'inauguration, les savants rassemblés ont échangé des souvenirs personnels sur le vieux maître, et l'un d'eux, qui lui a succédé comme directeur du Muséum, M. Edmond Perrin, a raconté ce fait curieux :

« Un soir qu'il venait de travailler et qu'il s'apprêtait à gagner sa chambre à coucher, Chevreul crut voir, *il vit*, tant était intense son imagination, un fantôme qui lui barrait la porte.

« Il commença par regarder et par noter l'heure, puis il décrivit la forme du fantôme : un cône renversé. Cela fait, il alla à lui pour analyser la composition éthérée de son corps. Le lendemain, il apprenait qu'à l'heure même où ce phénomène s'accomplissait, mourait un de ses amis qui lui léguait sa bibliothèque ».

Cette anecdote prouve d'abord combien était grand le sang-froid du savant, ensuite à quel point il poussait l'esprit d'analyse.

Elle prouve aussi qu'il y a des phénomènes que l'on ne peut s'expliquer et qui n'en existent pas moins. On affecte volontiers de rire des « histoires de revenants ». Or, si l'on n'est pas forcé de croire, sur parole, toutes les personnes qui affirment avoir vu des fantômes et avoir reçu des communications d'outre-tombe, il est impossible de ne pas tenir compte d'un fait dont un savant tel que Chevreul dit avoir été le témoin et dont se porte garant un autre savant qui fut son confident. E. M.

Le mort vivant.

On mande de Cahors au *Petit Parisien :*

Quelqu'un qui vient de l'échapper belle, c'est certainement M. Jean Granet, cultivateur au village de Boussac, situé dans la commune de Comiac, canton de Bretenoux.

En visite chez un de ses voisins, M. Granet, qui est âgé de vingt six ans, tombait à la renverse en franchissant le seuil.

On s'empressa autour de lui, on lui prodigua mille soins, on fit venir en toute hâte un médecin, mais la science et le dévouement demeurèrent impuissants et il ne fit doute pour personne que le malheureux cultivateur avait rendu le dernier soupir.

Le cadavre du défunt fut transporté à son domicile et tout fut préparé pour l'inhumation.

Mais qu'on juge de la terreur de tous lorsque, au moment même où on se disposait à le placer dans la bière, Granet se dressa en pied. D'ailleurs, dès qu'il put se rendre compte du funèbre appareil qui l'entourait, le prétendu

mort en fut si épouvanté, qu'il prit ses jambes à son cou et détala.

Il fallut se mettre à sa poursuite et le rassurer en lui expliquant la terrible méprise dont il avait failli être victime.

Cas curieux de télépathie

Le comte Schuwazoff, président, à New-York, une séance du tribunal, fut tout à coup en proie à une hallucination horrible. Il venait de voir sa femme et sa fille frappées par la foudre à bord d'un yatch. En raisonnant ses impressions il repoussa cette vision, se disant que les siens n'avaient aucun prétexte pour prendre la mer.

Quelques jours après, une dépêche lui apprenait que son sinistre pressentiment s'était réalisé.

GLOSSAIRE DE L'OCCULTISME

ET DE LA MAGIE

(*Suite*)

Mental. — Qu'est-ce que le mental ? C'est le siège de la volonté et de l'entendement. — La volonté est le véhicule de l'amour, qu'on retrouve au fond de toute parole et de toute action, de même que l'entendement est le véhicule de la pensée. — Pour opérer des œuvres magiques, il faut bien connaître toutes les ressources que peut fournir le mental, qui est une des divisions de l'âme, car celle-ci dans le kama-loka se divise en causal, brutal et mental.

D'après la *Voix du silence* : « le mental est le grand destructeur du réel. »

Le terme sanskrit *Dhârana* désigne la concentration intense du mental sur quelque objet intérieur de perception, laquelle concentration doit être accompagnée de l'isolement le plus complet, le plus absolu de ce qui appartient à l'univers *extérieur* ou au monde *physique*.

Messe noire ou **Messe à rebours.** — Cérémonie satanique, en vue de faire apparaître le démon. — Il est absolument certain que des messes noires ont été dites dans le passé, mais aujourd'hui, elles sont complètement abandonnées et nous n'osons croire absolument à la narration qui a été faite dans un journal d'un rédacteur ayant assisté de nos jours, à Paris, à une messe noire, qu'on dénomme *messe à rebours*, parce que l'officiant la dit avec les vêtements sacerdotaux mis à l'envers et en intervertissant l'ordre des prières et cérémonies.

Métaux.— Les métaux, en Occultisme et surtout en Alchimie, jouent un grand rôle, comme talismans, employés dans les breuvages, etc. — En alchimie les métaux sont de deux sortes ; les métaux parfaits : l'or et l'argent, et les métaux imparfaits, c'est-à-dire ceux que les alchimistes s'efforçaient de transmuter en or et en argent.

Mézuzoth. — Talisman hébraïque, auquel les Juifs ont une grande foi. Il comporte un petit étui en argent, qui renferme un parchemin vierge roulé sur lequel sont inscrits des versets du Talmud. Les Juifs encastrent des mézuzoths dans les chambranles de la porte de leur maison, afin de chasser de celle-ci les maléfices, les sortilèges les maladies, en un mot, tous les dangers possibles.

Microcosme. — Le macrocosme, c'est l'Univers visible, le microcosme, c'est l'homme, qui est considéré en occultisme comme un abrégé de toutes les parties de l'Univers.

Mire ou Myre. — Ancien terme de notre langue qui sert à désigner un médecin ou mieux un sorcier exerçant la médecine.

Miroir magique. —Un des ustensiles de la Magie, dans lequel le Mage montre au consultant des faits le concernant ou des choses qui ont lieu loin de lui. Dans le *Glossaire de la Divination*, nous avons parlé des miroirs, comme un des moyens employés par le Devin, qui s'en sert comme organe de concentration de la lumière astrale, et dès lors, il utilise le miroir comme il le ferait d'un verre d'eau, d'un disque noirci au noir de fumée, d'une boule de cristal, etc., etc.

Mystagogue. — Littéralement celui qui conduit le myste, c'est-à-dire celui qui veut être initié aux mystères, et par suite le mystagogue est celui qui explique les choses sacrées et mystérieuses.

Mystères. — Vérités cachées au vulgaire et qu'on ne révèle qu'à ceux qui veulent devenir initiés. — Il y a les grands et les petits mystères. — Qu'étaient au juste les grands mystères, la grande initiation ? — Peu de personnes le savent au juste, malgré tout ce qui a été écrit sur le sujet. On est à peu près certain cependant que parmi les grandes vérités révélées à l'initié se trouvait en première ligne le Dogme de l'Unité de Dieu, puis l'immortalité de l'âme, le dogme de la réincarnation, etc., etc. — Consulter à ce sujet Isis Dévoilée, *passim*, et plus particulièrement le chapitre XXIII, 1 vol. in-12, 2e éd. Paris, librairie académique, Perrin et Cie.

Mystique. — La mystique est la science qui s'occupe des choses mystiques, en un mot de tout ce qui touche au mysticisme.

Si nous ouvrons un dictionnaire de l'usage, on ne trouve pas la définition de ce terme en tant que substantif ; il n'y est défini que comme adjectif, et quelles définitions encore ! Voici, par exemple, celle du Petit dictionnaire de Littré augmenté (?) par Beaujean.« Qui a un caractère de spiritualité allégorique en parlant des

choses de la religion. — Qui raffine sur les matières de dévotion et sur la spiritualité ? »

D'après cette dernière définition, la mystique serait donc un raffinement sur les matières de dévotion et sur la spiritualité. — Nous préférons à cette définition celle que nous trouvons dans le moine laïque de Ligugé, nous avons nommé J.-K. Huysmans (*En route*, p. 106, 7e éd.) : « La mystique est une science absolument exacte. Elle peut annoncer d'avance la plupart des phénomènes qui se produisent dans une âme que le Seigneur destine à la vie parfaite, elle suit aussi nettement les opérations spirituelles que la physiologie observe les états différents du corps.

« De siècles en siècles, elle a distingué la marche de la grâce et ses effets tantôt impétueux et tantôt lents ; elle a même précisé les modifications des organes matériels, qui se transforment quand l'âme toute entière se fond en Dieu. »

Rien n'est plus exact que ce qui précède, mais nous ajouterons qu'il y a lieu de distinguer trois mystiques : 1° la mystique naturelle ; 2° la mystique divine ; 3° la mystique diabolique.

Nous dirons en manière de conclusion pour ce court article sur un aussi important sujet, que la mystique est la science d'entraînement vers la spiritualité, vers le mysticisme, vers la *Voie parfaite* ; telle est la définition de la *Mystique naturelle*, et nous mentionnerons parmi les grands Mystiques contemporains : Jacob Bœhme, Claude de Saint-Martin, le *Philosophe inconnu*, son ami le baron de Kirchberger, Swedenborg, les Néo-Platoniciens, les Religieux des ordres cloîtrés et un grand nombre de spirites modernes.

(*à suivre*). JEAN DARLÈS.

La vie d'une possédée

RAPPORTS MERVEILLEUX DE MADAME CANTIANILLE B** AVEC LE MONDE SURNATUREL, PAR M. L'ABBÉ J. C. THOREY, PRÊTRE DU DIOCÈSE DE SENS.

CHAPITRE NEUVIEME (*Suite*).

J'appris de la même manière pourquoi mon front lui inspirait tant d'horreur. Depuis trois ans, toutes les fois que je portais le Saint-Sacrement en procession, je sentais une chaleur assez forte tomber de la Sainte-Hostie sur mon visage. Pensant que la frayeur des démons pouvait bien avoir quelque rapport avec cette faveur, je le forçai de s'en expliquer. Il me dit que pendant la procession Jésus appuyait ses deux mains sur mon front, et que cette chaleur venait de là.

Sa frayeur avait encore un autre motif. Ayant su par Cantianille que j'avais le mot pureté écrit sur les deux mains, pendant les exorcismes suivants, je montrai à Lucifer mes mains d'abord, puis mon front et mon cœur. Et avec une maussaderie inimaginable, il lut sur chacun de ces organes non seulement le mot pureté, mais plusieurs autres encore ayant rapport à la mission dont Dieu veut bien me charger.

Une autre fois, comme j'avais arraché à Ossian un pacte où il avait écrit : « Je le tuerai », en parlant de moi, il m'avoua que c'était lui qui m'avait fait courir tant de dangers dans mon enfance, et la Sainte-Vierge qui m'avait sauvé. — « A quelle époque as-tu attenté à ma vie pour la dernière fois ? » lui dis-je. — Il me rappela qu'en 1863, le vendredi saint, pendant que je chantais une lamentation dans le chœur de la cathédrale d'Auxerre, il avait fait tomber sur moi une grosse pierre qui effleura mon surplis. — « Tu étais mort, ajouta-t-il avec fureur, sans cette prostituée qui t'a toujours sauvé. »

Mais ce qui l'irrita le plus, ce fut de m'apprendre qu'elle m'avait sauvé encore d'un autre danger bien plus grand : du péché mortel, auquel je ne croyais certainement pas avoir échappé !... Je l'interrogeais un jour sur l'état de ma conscience et sur les pièges qu'il m'avait tendus autrefois, lui rappelant telle et telle circonstance où je croyais avoir été bien coupable ; il me répondit avec fureur qu'en réalité ces fautes n'avaient pas été graves, et il me le prouva plus clairement que n'eût pu le faire le meilleur théologien, ajoutant que si j'avais commis, ou si je commettais à l'avenir, un seul péché mortel, je ne pouvais ni sauver Cantianille, ni remplir ma mission.

Cette préservation de tout péché grave était la conséquence d'une autre faveur plus singulière encore, et dont j'étais loin de me douter. Il me l'apprit quelque temps après. Ma mère avait communié peu de jours avant ma naissance. — « Quel bien m'a fait cette communion ? » demandai-je un jour à Ossian. — Cette question le rendit fou de rage ; il refusa absolument de me répondre. J'insistai. — « Infâme, monstre, me dit-il, elle t'aurait purifié, si tu en avais eu besoin. — Comment, si j'en avais eu besoin ? — Oui ; tu ne sais donc pas, brigand, que ton âme a été purifiée du péché originel, quatre minutes après sa création ? — A la vérité, je n'en savais rien du tout. — « Comment cela ? » lui dis-je. Il m'apprit qu'à ce moment Dieu avait uni intimement l'âme de Cantianille à la mienne, qu'il l'avait recréée dans la mienne ; c'est l'expression dont il se servit, et dont se servaient depuis tous les personnages du ciel et de l'enfer qui m'ont parlé de ce prodige. Cantianille avait alors onze ans moins quelques mois. Elle avait perdu la grâce sanctifiante depuis le premier instant où elle avait pu la perdre. Dieu s'était donc servi de son âme toute souillée pour purifier la mienne, puis de la mienne ainsi purifiée pour purifier la sienne.

En recréant ainsi son âme dans mon âme, il avait commencé à établir entre elle et moi une mystérieuse fraternité, que nous verrons s'achever plus tard. Son âme était devenue alors la sœur jumelle de la mienne, de sorte qu'en réalité sa vie ne date que de ce moment. Tout son passé était effacé. J'appris également par Ossian que depuis qu'elle avait reçu l'absolution, cette fusion de nos âmes se renouvelait toutes les fois qu'elle était en état de grâce. Avait-elle fait quelque péché grave, elle voyait son âme séparée de la mienne, et pareille à un charbon éteint près d'un autre en feu : et

au moment où elle recevait l'absolution, elle la voyait reprendre son éclat et se réunir à la mienne.

On le comprend bien, je n'acceptai pas sans examen ces étonnantes révélations. Il me fallut, pour y croire, un grand nombre de preuves, dont je parlerai plus tard. En ce moment je ne discute pas, je raconte.

Autre révélation. J'appris un jour par une lettre d'Ossian que la délivrance de Cantianille aurait pour but une œuvre immense, à laquelle Dieu nous destinait ainsi que M. D... Elle ne m'avait jamais parlé de cette merveille. Quelques jours après j'arrachai au démon un pacte ainsi conçu : « Aujourd'hui, lendemain de la Fête-Dieu. 1862, jour où il m'a été fait d'aussi étonnantes révélations, je jure une haine implacable à M. Thorey et à ses parents. Je veux les haïr comme on les hait en enfer. Je jure de ne jamais parler à M. Thorey de ces révélations qui m'ont été faites sur lui et sur ce prêtre qui doit venir à Auxerre. Ce prêtre que je hais déjà, sans le connaître, et qui est destiné par Dieu à aider M. T... à accomplir cette œuvre immense, que je jure de leur cacher, et qui doit ne leur être révélée que par moi.

« Oui, je te jure, cher et bien-aimé Ossian, de ne jamais parler des choses merveilleuses que j'ai vues hier. Que c'était beau !!! Ossian, pourquoi t'es-tu privé d'un pareil bonheur?... Mais puisque tu ne peux le posséder, j'y renonce. »

Etonné de cette lettre, de ce pacte auquel Ossian semblait tenir tout particulièrement, je forçai Cantianille à s'expliquer. Elle finit par me dire : « Que le jour de la Fête-Dieu. Notre-Seigneur était resté auprès d'elle pendant toute la procession, qu'il lui avait fait connaître ses desseins sur nous et sur la merveilleuse union de nos deux vies ; que le prêtre désigné dans le pacte était celui qui avait prêché le carême à Auxerre l'année suivante et cette année (1863 et 1865) et commencé sur elle les exorcismes ; qu'elle l'avait vu au moment où Jésus lui en parlait, et l'avait parfaitement reconnu quand, huit ou neuf mois après, elle l'avait rencontré pour la première fois dans la cathédrale. »

La peine que ce récit coûta à Cantianille et les terribles châtiments qu'il lui attira de la part des démons, me prouvaient assez qu'elle disait vrai.

Néanmoins je les forçai à confirmer ses dépositions par les leurs. Je ne pus savoir de suite ni par elle ni par eux quelle était cette œuvre. « Dieu ne me permet pas de vous le dire », me répondait-elle. Quant aux démons, ils étaient fiers de me refuser insolemment la réponse que Dieu ne les forçait pas à me donner. Ce ne fut qu'au bout de trois semaines que ce mystère s'éclaircit un peu pour moi.

Peu à peu le plan de Dieu se déroulait donc sous mes yeux. Je comprenais que Cantianille étant destinée par Dieu à une grande mission sur la terre et à une grande élévation dans le ciel, l'enfer s'était ligué contre elle pour l'empêcher de remplir cette mission et de parvenir à cette place. De là sa possession et toutes ses fautes en même temps que ses merveilleux privilèges. Toute sa vie et toute la mienne s'expliquaient pour moi. Et quand, en présence du démon, je déroulais ce plan tel que je le comprenais, sa fureur ne connaissait plus de bornes. Un jour Lucifer crut s'apercevoir que je m'en attribuais la découverte. « Imbécile, me dit-il, ce n'est donc pas ton Dieu qui te l'a révélé? »

Bien des fois enfin Dieu les força les uns et les autres de me donner une foule d'avis sur la manière de confesser et de prêcher. Et je compris mieux que jamais que, dans l'accomplissement de ce double devoir, le prêtre ne doit rien négliger, parce que les démons se servent des plus petites choses pour diminuer le bien qu'il pourrait faire. Comme ils savent, par exemple, profiter d'un mot, d'un air de visage, d'un signe d'ennui ou de précipitation de la part d'un confesseur, pour fermer le cœur d'un coupable et arrêter sur ses lèvres un aveu pénible ! Comme ils redoutent, au contraire, une parole affectueuse un témoignage de bonté vraie, de sincère compassion et une patience à toute épreuve ! Quant à la prédication, il serait bien désirable aussi que tous les prêtres en eussent des idées aussi justes que les démons. Ils verraient mieux combien il est important qu'un sermon soit composé avec soin et débité le mieux possible. Combien, par conséquent, ont tort ceux qui ne s'exercent pas à la prononciation et à l'action. Hélas ! le grand malheur des prêtres, c'est qu'ils ne comprennent pas assez l'influence de leurs moindres actes dans le monde surnaturel et l'immense profit que Dieu ou le démon sait en tirer. Sous ce rapport, c'est assurément une bien grande grâce que d'entendre les habitants de ce monde supérieur exposer ce qui en est réellement, parler et juger de toutes choses, non pas selon les apparences, mais selon la vérité, comme on en juge aux lumières d'outre-tombe. Aussi, je puis bien le dire, jamais parole humaine n'a fait autant de bien à mon âme que cette parole de Satan m'instruisant malgré lui, sous la pression écrasante de la main de Dieu.

A toutes ces révélations, le démon aurait bien voulu en ajouter d'autres encore, et faire connaître à mes parents et à moi la conduite de tel et tel dont le nom venait trop souvent errer sur ses lèvres. Mais c'eût été profaner la sainteté des exorcismes que de lui permettre de pareilles indiscrétions. Nous le forçâmes toujours à se taire et à nous laisser, sur le compte de ses victimes, des illusions que nous préférions de beaucoup au désenchantement.

CHAPITRE DIXIÈME

En commençant ce chapitre, j'ai besoin de rassurer mes lecteurs catholiques par une profession de foi des plus explicites à l'éternité des peines de l'enfer.

Oui, je crois à cette vérité ; non seulement parce que Dieu l'a révélée et que l'Eglise l'enseigne, mais parce qu'elle m'a été bien des fois prouvée pendant les exorcismes. Il n'est pas possible qu'on en doute lorsqu'on a entendu les démons parler leur vrai langage. Qu'on ne craigne donc pas : le fait merveilleux que je vais raconter n'est nullement contraire au dogme enseigné par l'Eglise.

Je rappelle encore que le caractère propre des démons, c'est l'orgueil, avec tous les vices et les ridicules qu'il entraîne, l'ambition et l'ostentation ; c'est la haine et la jalousie : les démons sont heureux du mal des autres, et malheureux de leur bonheur ; enfin c'est l'immutabilité dans le mal : on les sent inaccessibles à tout sentiment de repentir. — « Moi, me repentir ! me disait un jour un d'entre eux ; mais je ne

veux pas ! Je ne veux pas du ciel, moi ! Je ne pourrais pas y haïr ton Dieu ? .... » Maintenant j'arrive au fait.

Une nuit, pendant les exorcismes, un démon venait de s'enfuir du corps de Cantianille. Un autre arriva aussitôt, regardant de tous côtés, avec autant de crainte que de surprise. — « Qui es-tu, lui dis-je ? — Je ne dis pas mon nom, moi, me répondit-il du ton le plus doux et le plus humble. Et toi, comment t'appelles-tu ? — Charles Thorey. — Ah ! je ne te connais pas. Et celui-ci ? — Charles Thorey, aussi, c'est mon père. Et celle-ci ? — Marie Thorey, c'est ma mère. — Ah ! Je ne vous connais pas... Vous n'êtes pas sur nos listes. — Mais toi, qui es-tu, lui dis-je ? Je veux savoir ton nom. — Mon nom, me répondit-il enfin, tout bas et toujours humblement, je m'appelle Béelzébuth !... — Un prince de l'enfer ! — Non, je ne suis pas prince, moi, et je ne désire pas l'être ; ce sont tous des orgueilleux et des méchants ; je ne fais pas de mal, moi. » — Je ne savais que penser de ce singulier personnage. — « Regarde », lui dis-je, en lui montrant mon front. Aussitôt il en aperçut les caractères ; une joie vive illumina son visage, et au lieu de répondre, comme les autres, par un torrent d'injures : — « Ah ! c'est toi, reprit-il, c'est de toi que l'on parle tant en enfer ! Je suis bien aise de te connaître. On dit que tu bats. Oh ! ne me bats pas, je ne suis pas méchant, moi. » — Puis, tout à coup, voyant à ma droite Notre-Seigneur, la sainte Vierge, sainte Magdeleine et saint Michel. « Oh ! le petit bon Dieu, s'écria-t-il ; c'est la première fois que je le vois, depuis que j'ai été précipité. Et la petite sainte Vierge ! Et la petite Magdeleine ! Et le petit Michel !... Ah ! que je suis content ! Tu vois, je dis : le petit bon Dieu, moi, la petite sainte Vierge... » — En effet, jamais les autres n'employaient ces expressions, le bon Dieu et la sainte Vierge, que forcément et avec rage ; et lui, il les prononçait avec bonheur. On comprend dans quel étonnement me jetaient les paroles, la douceur, l'air humble et gentil de ce pauvre petit être.

Avant les exorcismes, j'avais absous Cantianille, et purifié tout son corps en lui touchant la main. Les démons qui étaient venus les premiers, avaient attesté ce prodige par leurs blasphèmes et leur fureur. — « On étouffe dans ce corps, disait l'un d'eux. Je n'aime pas cette pureté-là moi. » L'étrange et aimable esprit qui les avait remplacés, remarqua aussi cette pureté, mais avec bonheur. — « Oh ! ce corps, s'écria-t-il, on m'avait dit qu'il était tout corrompu, et je le trouve si pur ! Qu'on est bien là-dedans ! Je voudrais bien qu'il fût à moi ; je pourrais peut être me repentir, et le petit bon Dieu me ferait miséricorde. Veux-tu que je revienne encore chez toi, pour voir le petit bon Dieu et pour te voir ? On est si bien ici ! » Il paraissait heureux ! Mais il le fut bien plus encore, lorsque mon père, plus attendri et peut-être moins circonspect que moi, l'embrassa tendrement. — Tu m'aimes donc ? lui dit-il, avec cette expression de bonheur et d'étonnement d'un être qu'on n'a jamais aimé. Tu m'aimes donc ? Oh ! que c'est bon d'être aimé. C'est donc comme ça qu'on a des amis sur la terre ? » — Moi, je ne l'embrassai pas, mais je lui témoignai la plus grande compassion — « Demande au petit bon Dieu, lui dis-je, si on peut prier pour toi ? — Aussitôt, se tournant vers ma droite, il parut écouter. Je voyais se répandre sur son visage une vive expression de surprise et de joie. — Oui, me répondit-il, un instant après. Oui, il a dit oui, le petit bon Dieu. — Pourrai-je dire la messe pour toi ? » Il écoute de nouveau. — « Non, pas encore. Mais demande à . (telles personnes) qu'elles prient pour moi, et j'aiderai (une âme que ces personnes aimaient beaucoup), j'aiderai à sortir du purgatoire. »

Ma surprise était de plus en plus grande. Qu'était-ce que cet esprit ? Ce n'était pas un ange, puisqu'il était malheureux. Etait-ce un démon ? Mais il y avait tant de sincérité dans son humilité, dans son amour pour Dieu et la Sainte Vierge, dans son besoin de repentir, et dans les larmes qu'il versait en nous parlant ; il était, en un mot si différent des autres, qu'on ne pouvait le regarder comme l'un d'eux. Je n'avais qu'une chose à faire, suspendre mon jugement et attendre. C'est ce que je fis.

En nous quittant, cet esprit si singulier nous dit qu'il avait deux amis semblables à lui qu'il nous enverrait plus tard et que lui-même reviendrait et m'aiderait de tout son pouvoir à délivrer Cantianille. « Si tu veux, me dit-il, je prendrai des pactes et je te les apporterai. — C'est cela, et moi je prierai et je ferai prier pour toi et le petit bon Dieu te fera miséricorde. — Ah ! tant mieux Mais il ne faut pas que Lucifer s'en aperçoive. — Eh bien ! c'est facile, dis-lui du mal de moi, et quand il viendra, je lui en dirai de toi aussi. » — Il accepta cette convention et disparut. Je parlai de tout cela à Cantianille, mais, comme toujours, elle ne me donna aucun renseignement.

Le lendemain, après la disparition d'un démon, arrive à sa place un esprit semblable à celui de la veille. même expression douce, humble, même bonheur en voyant Notre-Seigneur, la Sainte Vierge et Sainte Magdeleine, ainsi que les caractères de mon front, même désir et même espoir de se repentir et d'obtenir miséricorde. — « Je m'appelle Abner, me dit-il, c'est Béelzebuth qui m'envoie. Il dit qu'on est bien chez toi, et que tu n'es pas méchant. » — Je lui demandai s'il aimait bien le bon Dieu ? — Ah ! je voudrais bien ; mais je ne peux pas ; j'ai là un cercle de fer... » Et il me montrait sa poitrine. La pensée me vint d'appuyer mes lèvres sur le cercle qu'il m'indiquait. Tout à coup, il poussa un cri de joie. — « C'est cassé ! c'est cassé ! » — Et il respirait comme quelqu'un qui, depuis longtemps, aurait eu la poitrine comprimée ! — « C'est cassé !... Je vais donc pouvoir aimer le petit bon Dieu ! » — Et il tournait vers lui les regards les plus affectueux. — Embrasse-le donc, lui dis-je. — Je n'ose pas !... Je voudrais bien, mais je n'ose pas. Attends, attends, il se penche pour t'embrasser, toi ; attends, quand il va être là, tout contre, je vais l'embrasser à ta place. Tu ne seras pas jaloux, n'est-ce pas ? Il reviendra pour toi. »

— En même temps, il étendait doucement ses bras autour de mon cou, et l'embrassa avec une force et une tendresse qui n'étaient pas de la terre..... Je le vois encore étreignant cet être invisible, avec un indicible amour. — Oh ! que je suis content ! Je l'ai embrassé !... Est-il bon ! est il bon ! le petit bon Dieu !... ». Je voulais l'embrasser à mon tour. — «Non, me dit-il doucement, ce serait trop de bonheur;

Quand je reviendrai ». — Et il nous quitta, comme Béelzébuth, nous promettant de nous aider le plus qu'il pourrait à sauver Cantianille.

Le lendemain, je forçai cette dernière à me dire ce qu'elle savait de ces deux esprits. Mes questions lui rappelèrent bien des choses qu'elle avait vues précédemment, sans jamais en chercher l'explication. J'appris donc que ces esprits ne la faisaient jamais souffrir ; que souvent, au contraire, pendant que les autres la torturaient, ils l'encourageaient à la patience, tout en feignant de les aider. — « Combien de fois, me dit-elle, sont-ils venus pleurer avec moi, me poussant à prier, à me repentir. — Ah ! disaient-ils, si nous pouvions prier, nous ! » — Et elle ajouta que sur leurs fronts, au lieu du mot reprouvé, comme les démons l'ont tous, il y avait : Tout n'est pas perdu.

J'allais de surprise en surprise ! Le soir, Béelzebuth revint. Il était heureux du bon accueil que nous avions fait à son ami, et désirait aussi embrasser le petit bon Dieu.

Inutile de dire que, dans son ineffable bonté, Notre-Seigneur s'y prêta aussitôt. La scène touchante de la veille se reproduisit donc une seconde fois. Je l'embrassai ensuite, et il m'en témoigna sa reconnaissance avec la joie humble d'une personne qui ne s'en croit pas digne. « Lis donc ce qui est écrit sur ton front », lui dis-je ; aussitôt il y appuya ses doigts, à la manière d'un aveugle qui voudrait lire des caractères en relief. Et comme s'il eût touché les lettres une à une, il lut lentement : « Tout... n'est... pas... perdu !... » Quelle joie ! ! ! Et il répétait : « Tout n'est pas perdu ! » Et il me regardait d'un œil interrogateur . « Eh ! bien, oui oui, tu peux espérer.. Regarde au ciel. » Il leva les yeux ! Et pendant qu'il regardait, son visage s'illuminait de plus en plus !... « Nos trônes sont vides, s'écria-t-il ! Personne ne nous remplace, quel bonheur !... » — « Qu'y a-t-il d'écrit sur vos trônes ?... » (Il me semblait qu'il devait y avoir quelque signe particulier). Regardant de nouveau, il lut : « Pour notre frère absent... » Nous étions émerveillés !...

(A suivre).

A TRAVERS LES REVUES

OBSERVATIONS SUR UN PHÉNOMÈNE UNIQUE DANS SON GENRE

Nous relevons dans la *Chronique Médicale* du Dr Cabanès, ce fait extrêmement intéressant rapporté par le docteur Potain, lors d'un voyage en Irlande, en 1831, et que nous tenons à mettre sous les yeux de nos lecteurs :

La petite Joséphine, âgée de six ans, porte dans ses yeux, et circulairement autour de l'iris, dessinés, comme l'exergue d'une monnaie française, ces mots : *Napoléon empereur*, parfaitement séparés l'un de l'autre.

L'iris a, comme on sait, l'extérieur peint diversement : il varie selon les sujets ; il est ici d'une teinte bleu azuré, parfaitement uniforme dans toutes ses parties ; et c'est sur sa surface que les caractères, formant les exergues dont nous venons de parler, dessinent des lettres blanches, et d'un brillant qui leur donne beaucoup de ressemblance avec l'émail.

L'uniformité exacte dans leur grandeur, la séparation respective des mots et des lettres, enfin, leur disposition particulière, sembleraient indiquer, et tendraient à faire croire que les lois de la nature qui ne se soumettent pas plus à celles de la physique qu'aux règles conventionnelles, ont voulu, en faisant un effort sur elles-mêmes, s'assujettir, par une sorte de disposition bizarre, à imiter l'art autant qu'elles ont pu le faire.

Comme le globe de l'œil ne peut pas rester immobile, le *speculum* devient indispensable.

Ce phénomène mérite de fixer l'attention des médecins et des physiologistes. Ceux-ci ne sont pas d'accord sur l'influence que peut avoir la mère sur le fœtus. Laissons aux savants la discussion de ce problème.

L'enfant demeure chez M. Carreau, rue Sainte-Maure, marché Saint-Martin, en face la place de Vanne et la rue Saint-Pavin, près la fontaine.

Dans le numéro du 1er juin de la *Chronique Médicale*, le Dr David donne d'intéressantes explications à ce sujet dans la lettre suivante :

Narbonne, le 19 juin 1901.

Monsieur le Rédacteur,

Dans votre *Chronique* de ce mois, vous publiez une *observation sur un phénomène unique dans son genre*, communiquée par le Dr Potain au docteur Larrey à la date du 7 mai 1831.

Cette observation dit que la petite Joséphine, âgée de 6 ans, porte dans ses yeux et circulairement autour de l'iris, dessinés comme l'exergue d'une monnaie française, ces mots : « Napoléon empereur » parfaitement séparés l'un de l'autre.

Comme vous le dites fort bien, cette particularité n'est pas unique et nous rencontrons tous les jours des exemples indéniables de l'influence que peut exercer la mère sur le fœtus.

En a-t-on donné l'explication ? Je n'en sais rien. Dans tous les cas, je ne l'ai vu nulle part. Pour moi, j'ai toujours cru qu'à la suite d'une explosion nerveuse provoquée par une forte émotion, les conducteurs nerveux soudainement ébranlés portent l'onde nerveuse jusqu'au fœtus et déterminent sur un point quelconque du corps la formation ou plutôt la reproduction exacte de l'objet qui a été le point de départ de la secousse nerveuse. L'idée-image transportée par les courants nerveux devient une réalité extérieure.

La seule relation que je connaisse à ce sujet est celle faite en 1892 par le Dr Joseph Drzewicki, de Varsovie. Voici ce qu'il dit :

« Pour ma part, je suis parfaitement convaincu que les différentes défectuosités psychiques et physiques que l'on attribue à l'hérédité sont pour la plupart les résultats des impressions morales dérivées de l'entourage de la mère. »

La décharge nerveuse qui se produit en pareil cas est comparable à la décharge électrique dont les effets sont bien connus. Tout le monde sait qu'à la suite d'un choc électrique on a vu de véritables paysages sur le corps du foudroyé.

Recevez mes salutations confraternelles

Dr David.

Le Gérant : Gaston Mery.

Impr. Jean Gainche, 15, r. de Verneuil, Paris.
Téléphone 215-10